

71
1978

**...et tu entends sa voix,
mais tu ne sais ni d'où
il vient ni où il va; ainsi
en est-il de quiconque
est né de l'esprit. —**

Nous ne sommes

Peut-être ne savez-vous pas qu'au début du siècle un préfet de Sao Paulo, désireux de donner à sa ville un petit air occidental, a fait venir de Paris des platanes. Par respect pour leur pays d'origine, et également pour qu'ils se sentent un peu chez eux sur cette terre étrangère, on les a plantés place de la République, en plein centre de la grande cité Pauliste.

Est-ce par orgueil, par suffisance ou pour quelque autre motif, toujours est-il que cette flore occidentale n'a pas voulu reconnaître qu'elle changeait d'hémisphère. Habités à perdre leurs feuilles en octobre pour les retrouver lorsque le soleil de mai fait reflleurir la nature, les patanes ont continué à vivre au Brésil au rythme des saisons parisiennes, n'offrant ainsi aux promeneurs avides d'ombres sous le chaud soleil d'été que leurs troncs efflanqués et leurs branches dénudées, tandis qu'en plein hiver ils déploient leur feuillage trop frêle pour protéger les passants des pluies diluviennes qui caractérisent cette saison.

La Bible, dont le langage symbolique est riche de comparaisons prises dans le monde végétal, nous invite à prolonger cette observation botanique en méditation. D'ailleurs, fidèle en cela à la tradition biblique, le vocabulaire souvent utilisé dans la théologie missionnaire et ecclésiale s'alimente lui aussi aux symboles que la nature nous fournit. On disait autrefois : « Il faut planter l'Eglise ». Pendant des siècles, non sans courage, héroïsme et sainteté, des missionnaires sont ainsi partis dans toutes les parties du monde pour que l'Eglise y soit présente et grandisse. L'Eglise d'aujourd'hui, rendue plus sensible par le Concile au problème des cultures, constate que des « anachronismes » liturgiques, canoniques ou même théologiques ont souvent été cultivés dans d'autres hémisphères et sous d'autres cieux. Les mésaventures du préfet de Sao Paulo avec ses platanes n'ont pas toujours été évitées.

Rendus ainsi plus circonspects par l'expérience de nos aînés, par l'évolution de l'histoire des nations et leur accès à l'indépendance, par une réflexion plus poussée sur la foi et notre « mission », nous avons pensé que l'Eglise ne se « plantait » pas, mais qu'elle devait « renaître » sur les terres lointaines. Nous sommes donc partis sans rien, pour vivre simplement la vie

encore que platanes...

des gens simples et nous identifier au monde des petits... Nous avons ainsi appris à aimer notre « prochain ». Au bout de dix ou quinze ans ou même davantage de vie commune, partagée, d'enracinement dans la terre et le peuple qui nous accueillait, nous pensions être renés jaboticabeiro et nous découvrons étonnés que nous ne sommes encore que platanes... Un platane un peu modifié, légèrement acculturé, mais platane tout de même. Comment pouvait-il en être autrement ? On peut renier ses racines, mais peut-on faire qu'elles n'existent pas, même si elles sont microscopiquement cachées dans une minuscule semence ?

Bien sûr, il est toujours un peu humiliant, au milieu d'une nature aussi luxuriante, de ne pas avoir la beauté plantureuse des manguiers, la grandeur généreuse des feuilles de bananiers ou la fine saveur du jaboticaba. Mais dans cette abondante végétation, le platane ne donne-t-il pas aussi un petit air exotique qui contribue à la beauté du paysage ?

Il nous faut aimer notre histoire, nos racines et donc aussi nos limites. Ne sont-elles pas la « Porte étroite » mais Royale qui nous permet de découvrir l'Autre, d'être sensible à une beauté qui ne nous est pas familière, de goûter une saveur qui ne nous est pas coutumière ; car cet Autre, notre frère, a grandi dans une terre qui n'est pas noire et sous une voûte céleste où vous cherchiez en vain l'Étoile Polaire et la Grande Ourse.

N'est-ce pas lui qui nous emmènera par des chemins inconnus et même insoupçonnés à la rencontre du Dieu Tout-Autre, Celui que les Prophètes ont annoncé ? En nous arrachant à l'amour parfois rassurant de notre « Prochain », il nous introduira dans l'amour, souvent déroutant mais toujours exaltant de notre « lointain ».

Charles Beylier.

Prêtre originaire de Grenoble, il a passé une bonne dizaine d'années dans le Nord-Est brésilien, à Campina Grande. Travaillant dans la métallurgie, comme tourneur, il a connu dans cette région l'immense pauvreté des Noirs, fils d'esclaves venus d'Afrique.

Approches de Dieu

Dynamique évangélique

Depuis cinq ans, le groupe « dynamique évangélique » se réunit tous les trimestres. Une trentaine de prêtres et religieuses y participent, approchant différentes réalités de la foi : Dieu, Jésus-Christ, l'Eucharistie, la conversion... Loin de vouloir en rester à des spéculations théologiques – pourtant nécessaires – le groupe s'oriente plutôt dans un partage d'itinéraires spirituels vécus, aujourd'hui, dans des situations bien concrètes, marquées par la culture contemporaine.

On veut bien reconnaître que la réflexion de notre groupe est sérieuse et qu'elle est le fruit mûri de la mise en commun de multiples confrontations.

On devine que la vie de prière qui sous-tend et nourrit cette réflexion est riche. Et pourtant elle s'exprime fort peu. Si bon nombre d'entre nous ont tenu dans des situations difficiles, aux frontières de l'Eglise, n'est-ce pas parce que notre dynamisme de vie ne cessait d'être animé par l'Esprit ?

L'expression collective de la vie spirituelle de la Mission ne peut pas être enfermée dans un « atelier » et nous ne désirons pas poursuivre une réflexion pour « mystiques » absents de ce monde tourmenté qui est le nôtre.

N.B. Les pages qui suivent ont été écrites à partir des expressions spontanées et très personnelles des uns ou des autres. Il ne faut pas trop y chercher une « logique » interne, mais simplement les accueillir comme le fruit d'un échange fraternel, comme un appel pour de nouveaux pas en avant.

Et pourtant, à quelques-uns, nous avons voulu nous rencontrer pour nous exprimer les uns aux autres ce qui fait le fond de nos vies. Nous avons cru qu'il fallait répondre, même en balbutiant, aux questions de plus en plus nombreuses qui viennent jusqu'à nous, spécialement de la part des jeunes :

- « La prière pour toi, qu'est-ce que c'est ?
- « Peux-tu me dire quelque chose de ton expérience de Dieu ?
- « Comment la Mission de France vit-elle de Jésus-Christ ?
- « Pour vous, que signifie l'Eucharistie aujourd'hui ?
- « Comment pouvez-vous vivre en même temps lutte et contemplation ? ».

En nous décidant à livrer ici le fruit de nos premières rencontres, nous avons bien conscience de ne représenter qu'une toute petite partie de ce qui se vit dans la Mission et dans les équipes de l'Association. C'est pourquoi nous souhaitons vivement que d'autres viennent nous rejoindre afin que les réponses soient un peu moins pauvres. Parce que prière et mission ne sont jamais séparées en Jésus-Christ, nous voulons essayer de préciser entre nous la nature vivante de ce lien.

Qui est Dieu ? Que pouvons-nous en dire ?

Comme l'exprimait, il y a quelques années Pierre Foy : (L.A.C. septembre 1962) nous sommes les « **témoins d'une Présence** ». Pour nous Dieu est vivant, il est « le Vivant » (Nombres 14, 21).

Comme pour tant de croyants, depuis Abraham, à mesure qu'il nous semble nous approcher de lui, à mesure que nous écoutons les questions des hommes, spontanément nous sommes portés d'abord à dire **ce qu'il n'est pas**.

Mais cette approche ne peut pas nous satisfaire. Car rebondissent les questions radicales que nous nous posons devant l'existence et l'histoire pendant que retentissent en nous les questions de nos frères humains, spécialement des plus pauvres.

C'est alors que, timidement, nous nous hasardons à entrer dans une autre démarche. Elle ne peut exister et elle n'a de sens que lorsque nous avons compris que la présence de Dieu est avant tout un amour. A l'intérieur de ce dialogue, nous ne craignons plus de balbutier et de dire nos découvertes, nos approches.

1. Premières approches...
2. Pourquoi tant de pourquoi ?
3. Rencontres et nouvelles approches
4. Jésus, chemin de Dieu
5. Les chemins de la prière.

Premières approches

Le Tout-Autre

« Dieu : je ne peux pas le mettre trop vite dans le monde des hommes, en parler trop vite avec les mots humains.

Il est le **Tout-Autre**, celui dont l'altérité ne doit pas m'effrayer. Je rejoins par là la différence entre les hommes. Car les gens « autres », différents de moi, me font percevoir un peu ce qu'est l'Autre.

Il est toujours au delà de tout ce que je peux imaginer, de tout ce que je peux dire. Il est le **mystère caché** ; à peine commencé à explorer. Il n'est ni une sécurité, ni une idéologie. Dieu ne peut pas être le prolongement de ce que je suis. « Je suis celui qui est, tu es celle qui n'est pas » (Catherine de Sienne) ».

Au delà du masculin et féminin

« J'ai eu à me défaire d'une certaine image présente dans les catéchismes en images : Dieu patriarche barbu. Plus profondément j'ai eu à **me débarrasser d'une certaine vision masculine de Dieu**. Toute l'Écriture me dit assez ce qu'il y a aussi d'indicible, de « maternel » au grand sens du mot, dans le cœur de Dieu. L'écoute de ma mère, de mes sœurs, des femmes, épouses ou célibataires, attachées au Christ, m'ont aidé à découvrir une autre forme de la tendresse de Dieu : « Homme et femme, il les créa. A son image et ressemblance il les créa ». (Genèse I, 27) ».

Quand Dieu n'est pas, tout simplement...

Ce que Dieu n'est pas : c'est l'expérience des plus grands mystiques, c'est une purification nécessaire de la Foi.

Mais il est une autre expérience, plus radicale encore peut-être, quand on partage la vie des hommes d'aujourd'hui. Ce qui nous a secoués, jusqu'au fond de nous-mêmes, ce qui nous a souvent conduits vers la Mission, c'est d'avoir découvert un monde pour lequel Dieu

**Ce vide
qui appelle
une présence**

n'est pas, tout simplement, tout au moins un monde qui n'a pas besoin de Dieu, et qui en conséquence, n'a nul besoin de nous comme prêtres, comme chrétiens. A l'image de Thérèse de Lisieux, c'est l'épreuve personnelle de la Foi en son centre qui est alors vécue.

« Je constate d'abord que **Dieu est absent**. Il est absent en moi, dans ces passages de mon existence où Dieu n'a pas été présent, n'a pas été **quelqu'un**. Je le constate dans les copains : souvent, Dieu n'est pas même une question pour eux ».

« Au contact de l'athéisme, nous rencontrons la nécessité de nous convertir à l'essentiel. Au contact de ces hommes qui construisent le monde sans aucun besoin de référence à Dieu, se produit un phénomène de décantation : tout ce qui était superficiel dans ma Foi ne fait plus le poids. Puis après une douloureuse impression de vide, il y a un appel de plus en plus pressant de retrouver les « sources » vives ».

Pourquoi tant de " pourquoi " ?

« C'est d'abord dans la profondeur de mon expérience d'homme que je prends conscience qu'il y a des **POURQUOI**, des constatations que je n'explique pas et qui me heurtent :

- Pourquoi tant de misères, d'injustices, de malheurs innocents ?
- Pourquoi certains sont gavés pendant que d'autres crèvent de faim ?
- Pourquoi, en fin de compte, la mort ?

Je perçois aussi que science et technique ne conduisent pas forcément au bonheur,... que la civilisation de l'occident, où pourtant l'homme dispose d'énergies formidables, ira vers sa fin...

Je suis témoin, par ailleurs, d'efforts de « libération » en tous genres auxquels beaucoup d'hommes se livrent, mais leur vie manifeste qu'au bout de leur course ils n'auront pas eu la « ration » de bonheur à laquelle ils avaient droit.

Je lis ces cheminements comme la possibilité d'une immense aventure à vivre qui donne à l'homme et à tout l'homme une espérance, un projet de vie.

N'y aurait-il pas dans ces questions une sorte de **trace de Dieu** ?

Ce que les gens cherchent légitimement n'a-t-il pas un sens, un autre achèvement que la mort ? L'absurde, le hasard, la nécessité ? En moi quelque chose répond : Non ! le MYSTERE, l'impondérable, l'insaisissable, cette présence de l'Autre, que je ne connais pas, que je ne saisis pas, sur lequel je bute et qui pourtant, bon gré, malgré, EST.

« Que sommes-nous ? Qu'est-ce que l'homme ? Que représente-t-il dans l'ensemble des choses ? Qu'est-ce qu'une vie humaine ?

Qu'est-ce qui s'efface de l'univers quand périt un individu ?

Je n'hésiterai pas à dire que, s'agissant de ces problèmes, j'aurai traversé l'existence dans un état d'incompréhension effarée ». (J. Rostand, " Ce que je crois ").

« Qu'est-ce qu'un mortel pour en faire si grand cas ?

Au point de l'inspecter chaque matin, de le tester à tout instant ?

Quand cesseras-tu de m'épier ? » (Job. 7 ; 17, 19).

« Qu'est-ce que l'homme, pour que tu penses à lui, l'être humain pour que tu t'en soucies.

Tu en as presque fait un dieu.

Tu le fais régner sur les œuvres de tes mains... » (Psaume 8).

Rencontres et nouvelles approches

A ces « Pourquoi », il n'y a pas de réponse globale. Il a une série d'approches. Il y a des prises de conscience. Il y a surtout une expérience personnelle d'intériorisation, une expérience de vécu collectif. « Pour moi, je distingue :

- **l'important** : ce que je vis, ce que vivent les autres, leurs combats, leurs interrogations, leurs espérances.
- **l'essentiel qui est au cœur de l'important** : ce qui ne peut s'exprimer en termes précis, dans les catégories habituelles, ce qui est au delà de tout projet. « On ne connaît bien qu'avec le cœur : l'essentiel est invisible pour les yeux », comme le dit St Exupéry ».

Essayons de préciser ces approches, de rappeler ces rencontres.

Les plus vieux chemins du monde

La Foi au Vrai Dieu a été greffée en chacun de nous sur ce qu'on pourrait appeler « la religion naturelle », entendons par là le message permanent de la Nature, de la Création.

« Je découvre en moi un premier soubassement, une couche profonde que je ne renie pas et sur quoi s'est greffée ma foi en Dieu ; c'est la communion de toute mon enfance, de tout mon être, avec la Création, le Créateur. Cette **communion avec la nature** est restée vivante en moi. Je la redécouvre sans cesse ; elle m'apportait une joie spirituelle qui ressurgit souvent...

Devant un site grandiose : vues, montagne, ce qu'on voit depuis un avion, je suis marqué comme par une petite approche de Dieu. Je comprends que pour rencontrer Dieu, il y ait besoin de s'extraire de la vie bousculée de la ville.

Les éléments de la nature ?... Un sens du beau, de la pureté nous apparaissent à certains moments (comme par exemple dans le désert de l'Antarctique) ; non pas que je puisse dire : « Dieu existe ». Ce spectacle cependant dépose en moi comme un sens de l'Infini, un sens du Tout-Autre.

Dans un calme serein, dans la tranquillité, dans le **silence habité** de certains lieux, il y a comme un appel. Les moines du Moyen-Age l'avaient bien compris en choisissant les lieux de leurs monastères, ces lieux qui favorisent la rencontre de Dieu.

Il faut donc se constituer des **espaces** choisis qui seront pour nous sacrés, **des aires de contemplation**, même dans sa propre maison ».

Quand la rencontre des hommes devient rencontre de Dieu

Question des hommes, question de Dieu

« Je crois que les vraies questions de l'homme sont aussi — et d'abord — les questions de Dieu. Je les rencontre autour de moi, mais aussi en moi. Les questions les plus importantes sont souvent dramatiques : celle qui torturent l'humanité. ».

« J'ai une certaine approche de Dieu quand je rencontre des fils ou des filles de Dieu bien vivants et que je caractérise ainsi :

- des êtres profondément riches parce que ouverts, accueillants, perspicaces, des « sages » qui assument pleinement leur humanité.
- des hommes qu'on ne peut enfermer dans leur apparence, parce que leur personnalité ne permet pas de les figer.
- des hommes avec qui il est agréable de vivre. Dans la relation avec eux, un bonheur s'établit : ils rechargent mes batteries.
- des êtres étonnants, mais aussi des hommes naïfs, admiratifs, capables de s'émerveiller... en un mot des **Hommes Libres**.

Questions des incroyants

Il va de soi que ce ne sont pas toujours des « croyants ». Ceux qui ne partagent pas ma foi m'aident du reste beaucoup à préciser mon sens de Dieu, à démonter les clichés que les autres et moi-même avons sur Dieu...

En ceux qui prient...

Je reconnais Dieu en particulier dans tout homme qui prie, quelle que soit sa foi. Je pense à cette prière de rupture du jeune en pays musulman — j'ai vécu deux Ramadan au Niger. En voyant réunis côte-à-côte des gens de toutes classes sociales, en communiant à leur silence comme à leurs expressions, j'ai cru rencontrer Dieu à travers l'homme en prière...

...comme en moi-même

Si je rencontre Dieu dans les hommes, je finis aussi par le rencontrer à l'intérieur de moi-même. Je peux dire alors qu'il est l'in-oui (celui qu'on ne peut entendre que de l'intérieur), l'indiscible (qu'on ne peut dire que de l'intérieur), l'in-existant ou l'im-perceptible (parce que je ne perçois son existence que de l'intérieur). C'est plus quelqu'un que je rejoins que quelqu'un vers qui je vais. Il faut que je lui laisse prendre place en moi. Mon embryon de vie de prière est en majorité constitué par ces moments où j'essaie de me laisser pénétrer de Dieu, dans le silence, la méditation, l'accueil ou l'attente.

L'Être qui se révèle dans l'Amour...

Nous savons que **Dieu est Amour**. A travers toutes les expériences humaines, après tous les combats, ceux qui ont la Foi se rencontrent à ce carrefour.

L'expérience amoureuse est la plus fondamentale pour percevoir qui est Dieu... : celui qui ne veut faire qu'un avec l'homme, dans le respect de son originalité particulière.

Le grand face à face sera un **face à face amoureux**, par la mort notamment, qui est, en même temps : la rupture de toutes nos relations tissées sur terre, et la valorisation de toutes ces rencontres partielles de Dieu que sont les multiples relations qu'on a créées.

Quelle image donner de Dieu-Amour ? Celle des **épousailles** me convient ; elle rejoint la sève biblique ; elle recouvre mes expériences humaines d'amitié. Ce ne sont pourtant, comme en photographie, que des négatifs. Mais ils existent très réellement : à moi de savoir les lire.

Il y a une autre image de Dieu-Amour, liée à celle des épousailles, qu'il ne faudrait pas oublier (cf. Osée), c'est celle du **Dieu qui pardonne, inlassablement**. Au-delà de mes infidélités, il m'accueille sans cesse comme la première fois.

« Voici ce qu'est l'Amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu. C'est lui qui nous a aimés...

Nous, nous aimons, parce que lui, le premier, nous a aimés.

L'amour vient de Dieu. Quiconque aime est né de Dieu, et parvient à la connaissance de Dieu.

Qui m'aime pas n'a pas découvert Dieu.

Puisque Dieu Est Amour ». (1^{re} lettre de Jean).

...et qui se révèle comme LE PÈRE

Avec la psychanalyse l'image du Père a été profondément modifiée, on n'ose plus employer ce terme sans discernement, quand on parle des rapports humains.

Qu'est-ce que la paternité, quand on parle de Dieu ?

Je sais que Jésus a référé sans cesse sa vie, son message, sa prière, sa mission et sa mort, au PÈRE. Il nous faut contempler le lien entre Dieu-Amour et Dieu-Père.

« Dieu est pour moi **Père**, c'est-à-dire quelqu'un qui aime. Car aimer quelqu'un c'est le faire exister, c'est lui permettre de s'épanouir. Se savoir aimé, cela donne des ailes, cela libère en nous des possibilités insoupçonnées.

L'Evangile nous dit : **Jésus est l'image du Père**. Jésus dit : « Qui me voit, voit le Père ». Pour moi, Jésus c'est l'œuvre d'art de ce « potier » des premières pages de la Bible, c'est par excellence le travail du Père. Voilà ce que Dieu est capable de faire en celui qui se laisse volontairement, librement, pétrir amoureuxment par le Père. Cet homme-Jésus, en dialogue avec le Père — comme un vieux ménage très uni où l'homme et la femme finissent par se ressembler — Jésus devient l'image du Père. En Jésus, comme dans un miroir, **je vois le Père**. Tellement proche du Père, tellement ressemblant qu'il en est Fils.

Et c'est cela que le Père veut faire en moi, en chacun de nous : que je devienne son Fils, tellement ressemblant qu'à travers moi Dieu soit lisible. Pour y parvenir, pas d'autre voie que celle ouverte par le Christ : « je suis le chemin ». Par ce chemin on pénètre dans le mystère. Je ne peux en rester à Jésus-Christ, car **il nous conduit vers le Père**. C'est la tâche — surhumaine — de l'Eglise, de vivre de telle façon qu'elle puisse dire, comme Jésus : « Qui me voit, voit le Père ».

« Voyez quel grand amour nous a donné le Père pour que nous soyons appelés enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Lors de cette manifestation nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est ».

(1^{re} lettre de Jean, 3, 1-2).

Jésus, chemin de Dieu

Il nous faut reconnaître avec simplicité que c'est la venue de Jésus, sa parole et son exemple, qui nous permettent d'entrer un peu plus avant dans le mystère de Dieu. Nos témoignages le redisent de diverses façons :

**Jésus,
Parole de Dieu...**

« C'est Jésus-Christ qui nous aide à dire Dieu. C'est vrai que je ne sais pas qui est Dieu : **mais Jésus, lui, le sait**.

« Dieu ne s'invente pas. Il se révèle dans l'expérience qu'on en fait en **Jésus-Christ** — seule expérience exprimable.

« Dieu est trop grand. Consciemment ou non, il y a en nous une certaine crainte de nous en approcher. Pourtant la foi en Jésus-Christ

**Par Jésus,
Dieu révèle
les dimensions
dernières
de l'humanité**

permet de le faire. Selon le dessein éternel de Dieu, **exécuté en Jésus-Christ Seigneur**, nous avons, par la foi en lui, la liberté de nous approcher en toute confiance » (lettre aux Ephésiens 3, 11-12).

Dieu est celui qui s'est compromis avec l'humanité en Jésus-Christ. Jésus, pleinement homme, se dit Dieu. Il l'affirme alors qu'il a vécu historiquement et pleinement ses relations personnelles avec la nature et la matière, avec les autres et avec le monde à construire.

Ce Dieu de Jésus-Christ donne un sens très positif à mon action : je crois que j'ai à **construire cette dimension de l'homme** et ma mission est de la révéler. Je veux que l'homme réussisse, c'est pourquoi je reconnais en lui cette structure qui donne un sens à l'histoire de l'humanité.

« Dans la première lettre de St Jean, quand j'écoute ce que Jésus me dit de Dieu, je perçois comme un faisceau de lumières : Dieu est Amour, Dieu est Communion, Dieu est Justice, Dieu est Don. Dieu nous tourne vers le Père et nous tourne vers nos frères ; il nous conduit vers l'Esprit d'unité...

Ce que me dit aussi Jésus : c'est le sens de la mort, un sens qu'aucun homme ne peut me donner : Dieu, pour lui, est Résurrection... C'est dans l'au-delà qu'on pourra voir qui est Dieu : cela ne peut se faire que dans le face à face. Dieu sera toujours « plus grand que votre cœur » (St Jean) mais, **dans le passage** de cette vie à l'autre, Dieu ne sera plus trop grand ».

« La parabole des Mages traduit bien ce que je ressens. Les hommes cherchent, au cœur de leur vie ; ils cherchent un sens, un idéal, un salut. Cette recherche les mène à Jérusalem. Ils interrogent l'Eglise. L'Eglise de Jérusalem sait : c'est vers Bethléem qu'il faut marcher, c'est là qu'est le Sauveur. Mais l'Eglise de Jérusalem n'y va pas. Elle ne se dérange pas. Elle joue son rôle, elle indique la route, mais elle-même laisse passer le Seigneur. Je suis de cette Eglise. Et l'Eglise sera toujours un peu à l'exemple de celle de Jérusalem : elle porte la lumière, mais elle n'est pas la lumière. Seul le Christ rayonne l'amour du Père et nous mène à lui ».

Pour continuer sur cette route: la prière

● Si je ne fais pas écran à l'action de Dieu en moi, le Seigneur me dit une parole de vie et d'espérance, il me comble de sa joie : alors je suis amené à refaire sans cesse le don de ma personne entre les mains de Dieu.

● Ma quête de Dieu est difficile, parce qu'elle se veut cohérente avec toute ma recherche humaine.

● Si je sais où je vais, dans la prière, ce n'est plus la prière. Il y a une part de mystère par où il faut passer. St Jean de la Croix l'exprime ainsi : « Pour parvenir à ce que tu ne sais pas, il faut passer par où tu ne sais pas ». La prière n'est pas réalisée au moment où je sais que **ce que je veux** est entendu par Dieu, mais au moment où je pense que **ce que Dieu veut** est entendu par moi.

● La prière est un lieu pour dire Dieu. Je ne peux parler de Dieu en vérité sans entrer en prière.

● Si on peut si difficilement parler de Dieu, on peut, par contre, **parler à Dieu**. Plus nous voulons parler de Dieu et plus les mots nous manquent ; plus nous avons la simplicité de vouloir nous adresser à lui, et plus cela vient en vérité. En nous adressant **dans une prière libre** au Seigneur, par ce chemin de notre parole qui monte d'abord vers Dieu et redescend vers nous, frères, nous pouvons dialoguer avec ces frères sur ce qu'est Dieu.

● **Dieu est-ce que je ne peux pas dire encore de ma vie .**

— Dieu serait l'**absolu de l'amour** que j'ai pour telle fille.

— Dieu serait l'**absolu de mes tentatives de prières**.

— Dieu serait l'**absolu de mon engagement** pour l'homme.

Il serait la totalité de ce vers quoi je ne peux aller par moi-même totalement.

● Seigneur faites que je puisse dire chaque jour, avec un peu plus de vérité : « **DIEU C'EST MA VIE** ».

« Je vais aller vers les fils d'Israël et je leur dirai : « le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous ». S'ils me disent : « Quel est son nom ? », que leur dirai-je ?

— Dieu dit à Moïse : « Je SUIS CELUI qui est. Tu diras donc aux enfants d'Israël : « Je SUIS m'a envoyé vers vous... Le Dieu de vos pères, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, m'a envoyé vers vous. C'est là mon nom à jamais ».

(Exode, 3, 13-15).

" On ne comprend
ni la contemplation,
ni les prêtres ouvriers "

Pierre Raphaël

Originaire de MILLAU. Après ses études au séminaire de la Mission de France et quelques années en Limousin, il partage actuellement la vie d'une fraternité des Petits Frères de l'Évangile aux États-Unis.

C'était à Montréal en 1971. Le but du voyage était utilitaire. J'étais chez les petites sœurs de Jésus, en convalescence d'un séjour à l'hôpital Saint-Vincent à New York. J'avais du temps. J'avais remarqué le Parc, encore ouvert, de l'ancienne exposition « Terre des hommes ». Je me promenais. Un cinéma m'attirait. Une technique nouvelle. Une grande salle circulaire. Tous les spectateurs debout au milieu. Et, à la périphérie, sur tous les murs, sur 360°, le film se déroulait. Je ne me souviens plus du titre. Je crois qu'il avait été fait par un Japonais. Il présentait des morceaux de la vie du

monde. Puissant et saisissant. Poésie, force et lumière. C'était vraiment beau.

A un moment donné, et là, je me souviens très bien, deux scènes jumelées et très familières. D'un côté, sur 180°, la petite ville d'Assise, comme un joyau dans la plaine d'ombrie, toute irradiante de la paix de St-François. De l'autre, New York, envahie de foules, de frénésie, et d'une orgie de formes mortes : les boîtes des gratte-ciel.

Je venais de passer une année de noviciat justement tout près d'Assise, à Spello. Il y avait bien eu aussi les 3 mois de désert, à Béni-Abbes (Algérie), mais tout cela ne faisait qu'un. C'était la même harmonie de ces lieux de tendresse. J'avais trouvé là des pensées heureuses, à l'aise. Surtout, ça me restait. Non, ce n'était pas encore le

ciel, mais enfin des lieux d'humanité profonde et de joie simple. Ils m'avaient marqué, et je suis sûr maintenant, pour la vie.

Et puis, aussitôt terminé le noviciat, je me retrouve à New York. Huit jours de bateau. J'aime cette avancée lente, l'ajustement progressif aux fuseaux horaires, l'idée assez nette de la distance. (En avion, ce n'est pas pareil. C'est trop comme le métro. Une station, un aéroport en vaut un autre. Pourquoi pas Tokyo, plutôt que Paris ou que New York ? Monotonie des arrêts et des départs). Oui, le bateau me donne la vérité et l'ampleur du dépaysement. La vitesse serait là, au moins pour une première fois, trop brutale. Malheureux Concorde qui supprime le temps ! Je veux bien aller vite si seulement je sais où je vais...

Et maintenant c'est le défi de New York. Au noviciat, j'avais rêvé de dire le « Notre Père » en américain. J'y suis...

Pierre parle ensuite de son arrivée, des premiers mois : l'apprentissage intensif de la langue, la découverte de nouveaux amis... « un contexte de frères en fraternité, de gens qui viennent chez nous, de travail à l'extérieur »...

« Vous êtes prêtre et vous travaillez ? Quel métier ! » L'homme était interloqué. Il avait été dentiste, était maintenant retraité, voyageait beaucoup. « Nous ici, on est heureux monsieur ! »

« Tu dois travailler ? Pauvre frère ! » Ce prêtre rencontré en Caroline du Nord, par ailleurs si sympathique et si accueillant, avait bien du mal, lui aussi, à comprendre...

C'est vrai ; expliquer ce qui, dans une fraternité de Ch. de Foucault, va de soi depuis si longtemps ; exprimer le besoin, à la suite du fondateur, d'un partage « au ras du sol » avec le monde de la vie ordinaire ; dire que nos fidélités ont à passer par le crible décapant du réel social pour être elles-mêmes ; avancer enfin qu'il faut bien vivre, j'avoue que ces choses-là ont parfois du mal à passer, du moins semblent parfois être prises autrement.

Simple constatation sans conséquences et c'est normal. Après tout, chacun de nous traîne avec lui son propre passé, son expérience. De plus, l'Eglise est vaste et les ouvriers dans le champ du Royaume ont mille visages avec des activités qui, toutes, rentrent sous la rubrique « travail ». Inutile donc, de différencier, et ce serait mal venu. « L'amour du Christ nous presse », depuis Saint Paul, est exprimé par de multiples tonalités. Et le concert qui en résulte, avec une harmonie qui ne sera belle qu'à la fin — « les saints sont seuls élégants », dit Maritain —, est ce que nous sommes tous. De la petite Thérèse rivée dans son Carmel, du prêtre en charge de paroisse, de la simple dactylo accrochée à sa machine au dernier des pères de famille appartenant au Peuple de Dieu, tous font

vivre ce que nous cherchons tous. Je ne sais pas qui a dit que tout chrétien avait à refaire l'Évangile. C'est un héritage de famille et nous y puisons tous.

Mais je n'exprime ici qu'un itinéraire avec l'espace de ses limites et la particularité de ses choix. Peut-être seulement pour tenter de mettre au jour ce que « ça fait » d'être prêtre, ce que « ça fait » d'être religieux, pour me le dire maintenant, quelque part entre la mi-route et le terme plus ou moins proche, comme d'autres se le disent à eux-mêmes dans ce temps d'identité. En somme pour faire un peu de rangement, exposer à l'air, éprouver la visée, le fond, ce fond qui apparaît des fois quand le silence est assez fort pour laisser la vie, toute la vie, devenir réelle et seulement don.

J'ai vécu donc dans un séminaire tout à fait ouvert au monde du travail. J'entends qu'il y avait, durant le temps de formation, des stages réguliers de plongée dans les usines et les chantiers. Entre la philosophie et la théologie, pour moi, cela a duré un an. Apprentissage de soudeur dans la banlieue parisienne. Travail en tôlerie et en charpente métallique. Puisque un monde prenait de plus en plus consistance en dehors de la « chrétienté » — et c'était dit sur tous les tons —, il fallait aller y voir, ou y revenir. « Il y a mur qui sépare l'Église de la masse. Ce mur, il faut l'abattre à tout prix pour rendre au Christ les foules qui l'ont

perdu. » Cette phrase-là exprimait la hantise d'un Cardinal Suhard au lendemain de la seconde guerre mondiale. L'expérience des prêtres-ouvriers commençait. Stoppée en 1954, elle reprenait au moment du Concile, avec, au cœur, confirmée par ce même Concile, la volonté de dialogue avec les hommes de partout.

Je me rappelle André (nous étions à l'époque, compagnons de cours, au moment de ces années 50, difficiles plus d'une fois... Comment ce qui n'était alors qu'expérience neuve, tentative « sur le tas » pouvait peu à peu être intégré, reconnu par l'Église) disant : « si je ne puis être ordonné prêtre, — car il tenait tant à être prêtre ouvrier, et pour l'heure l'horizon était bien bouché — qu'au moins alors je sois ordonné diacre », et il ajoutait : « pour qu'un bout de sacerdoce avec moi soit quand même au travail ». Parmi d'autres moyens, d'autres tentatives qui naissaient ici ou là, ce « bout de sacerdoce » apparaissait à ce moment-là comme une des pointes avancées de l'Église en train d'évangéliser. André, ancien officier, démissionnaire de l'armée, est mort en 1966, prêtre docker sur le port de Marseille, d'un accident de travail, dernière offrande de son « entêtement évangélique à partager la vie des hommes ».

Maintenant, vu d'ici, de cette fraternité des U.S.A. si insolite et irréaliste pour moi il y a encore peu d'années, je reste solidaire de ces frères chers,

compagnons de la première heure, avec qui il n'y a jamais eu d'adieu. Il m'a été trop donné de « voir », d'être « engendré » avec eux pour oublier que quand il s'agit de « pauvres », de « contacts », de « communauté d'espoir », de « bonne nouvelle », de « Pâque avec le Christ » dans n'importe quel coin de la cité des hommes, je les retrouve sur la même route. De la « Mission » à l'« Evangile », c'est bien sûr se fourvoyer que de vouloir une différence. De la « Communauté de la Mission » à la « Fraternité de l'Evangile », la différence est dans la forme, celle qui sépare le monde religieux du monde des prêtres séculiers, celle qui s'inspire du chemin de frère Charles séduit et brûlé de Dieu, de celle qui, par la voie de « l'équipe », du « partage de vie » et de toutes sortes de confrontations avec les défis d'aujourd'hui, vit l'aventure apostolique. Dire que maintenant, produit non fini des deux, j'ai peine à démêler dans ce qui finalement n'est qu'une convergence, ne me paraît pas le moins évident. Et j'imagine assez que les voies du Bon Dieu, depuis qu'elles existent, sont toutes pleines de ce genre de bousculades. Ce qui est sûr, c'est qu'il faudra bien, tous ensemble, entrer dans les rangs pour le don du Royaume (Lc 12, 32).

...Quelques années dans le Sud-Ouest de la Virginie et dans le Kentucky, puis le retour à New York...

« En avion, la nuit, au-dessus de New York, le spectacle est féérique.

Une mer d'or, d'argent, de feu, un brasier d'orfèvre. Une énorme palpitation de forces, un fourmillement d'étoiles, un crépitement cosmique. La voie lactée, celle des ciels très purs de l'été, est cette fois en bas. C'est le merveilleux ciel de l'Ombrie ou celui du Sahara, renversé. « J'aime les étoiles pour une fleur qui est cachée là-haut », dit le Petit Prince de Saint-Exupéry. La pensée s'envole, s'accroche au cerf-volant du rêve ; elle file légère et très loin. Jusqu'au moment où le mirage — mais en était-ce vraiment un ? — change. Les fleurs qui se dévoilent ici, à mesure qu'on approche, ont tôt fait de se transformer pour apparaître, vite, banalement et dérisoirement humaines. Rien que des empreintes et des signes d'hommes. Plus de mystère, plus d'insolite, seulement de l'artifice. À moins que, continuant la réflexion du Petit Prince et décidé à la certitude de l'indicible, on ne se rassure avec lui : « Ce qui est important est invisible pour les yeux ».

Et puis, rendu tout à fait à la dimension du réel et de la rencontre possible, alors New York est là, New York se laisse voir et jauger. Pays connu, archiconnu, plein de cicatrices, de caricatures, de fatigues et d'ombres, mais disant quand même, dans tous les sens, la beauté, la grandeur et la force de milliers de performances et d'énergies. Peut-être alors, dans cette intensité de vie unique, « la fleur cachée là-haut » garde sa surprise et toute sa part de rêve ; peut-être alors que le trésor sans

prix est possible. En haut du « Trade World Center » ou le long du « George Washington Bridge » par exemple ? Mais non, l'intention là, serait trop courte et puérile. Ces magnifiques prouesses qui chantent la victoire de l'homme et signent si fort son pouvoir, ne sont qu'un bien pâle reflet du magnifique ouvrage de Celui qui a fait l'homme en chacun de nous. Et là, « les cieux nouveaux et la terre nouvelle » promis dès l'origine à toutes les volontés « ouvertes », ne peuvent plus être objet de rêve ou d'exaltation magique. C'est tout différent. S'il y a eu un jour une promesse réelle, il peut y avoir maintenant une attente réelle et, pourquoi pas, l'éblouissement, riche comme une naissance, d'un amour fou.

« Qu'est-ce que tu fais à New York ? » — « Quel est ton apostolat ? » — « Tu ne trouves pas que ce monde est fichu ? »... Questions entendues ici ou là, phrases glanées au hasard de ces journées américaines et qui forcent à rendre compte, et puis à les reprendre en soi, à les ruminer, pour les ajuster à l'ingénuité de la vérité, celle que je ne puis trouver qu'en m'y perdant entièrement. Questions essentielles donc, provocantes, dérangeantes comme la mort ou... la vie.

C'est vrai, à première vue, nous ne sommes que des locataires. Le couvent, le monastère, le prieuré de la Fraternité ce sont deux appartements, l'un au-dessus de l'autre, deux petits trois pièces dans lesquels il faut inclure la

chapelle. Apparemment rien de spécial, rien de différent des autres appartements, si ce n'est le nom sur la porte : « Little brothers of the Gospel », si ce n'est aussi le lieu. Car ce n'est pas le Rockefeller Center, c'est le Lower East Side de Manhattan. La densité humaine de notre block, à majorité portoricaine, est faite d'un rare mélange de nationalités différentes, de situations plus ou moins marginales et de conditions où les abris de l'Armée du Salut de la ville ou l'hospitalité du Catholic Worker — sans oublier tout ce monde entier en concentré qu'est Greenwich Village — ne sont pas du tout l'exception. Et donc même si seulement trois stations de métro nous séparent de Wall Street ou de cette cathédrale des affaires qu'est le Woolworth, en fait, ces royaumes ou ces forteresses, comme on veut, sont aussi loin de chez nous que de la Chine. Il n'y a pas ici le brassage du « melting-pot ». Ne nous étonnons pas. C'est la grande ville et puis c'est aussi New York.

Cet environnement brut, c'est celui de la fraternité depuis quelque 7 ans. Déjà une histoire donc. Et si cet environnement a évolué (notamment avec les Portoricains plus nombreux) notre groupe aussi. A l'origine, au temps des hippies, la présence d'un frère artiste peintre avait permis une approche particulière et très naturelle, comme une raison sociale d'existence dans ce quartier. On avait un studio donnant sur la rue, une galerie où n'importe qui pou-

vait venir le soir. C'était toujours ouvert. Permanence intraduisible, livrée à la spontanéité, l'insouciance et à l'énorme candeur du tout-venant. Soirées mémorables pleines de tout et de rien. Période de ferveur humaine, absurde parfois, touchante, colorée comme tout ce qui est en prise sur la vie. Des discussions : beaucoup ; des silences aussi, des rêves parfois. Il y avait un mur pour les graffitis. Tout était rencontre et l'aventure souvent était quotidienne. Époque des débuts, époque matinale, un lieu d'empreinte, une école. Oui, c'est ainsi que tout a commencé. On inventait, on apprenait.

Et puis, rançon de la durée et de la vie, avec le départ et le renouvellement des frères en place, il a fallu changer, s'adapter. Cela veut dire que l'expérience seule, se dévoilant peu à peu, montrait le chemin. Cela veut dire aussi que ce qui arrivait aux uns et aux autres faisait partie de nos limites et possibilités. Cela veut dire enfin que nous pouvions définir d'excellents buts et mettre en place les meilleurs projets, il fallait vite compter avec cette forme de pauvreté et d'impuissance commençant déjà au cœur de la fraternité, celle bien sûr de nos moyens. Et sans doute faut-il du temps parfois pour voir que ça aussi ce peut être une grâce et une très grande.

En gros, des étapes, des tentatives bien réelles, onéreuses parfois, oui. Mais qui n'ont jamais été désespérantes, ni confuses. C'est trop précieux

d'être « libre du succès ». Au niveau où nous cherchons l'impact — et là je voudrais le dire en m'accrochant à tout ce que nous crient frère Charles et tous les amis de Jésus — il n'y a rien qui parte en fumée et soit définitivement perdu.

Mais j'arrive maintenant à ce qui est peut-être le plus simple ou le plus difficile à dire. Qu'est-ce qui finalement nous fait vivre et rester ici ? Je n'ai pas parlé encore de ce que nous faisons. Ce n'est pas là, je crois, l'essentiel, du moins pour un premier regard. Sans courir non plus après des justifications à tout prix — s'il y a des contestations qui sont tout-à-fait normales et pas du tout gênantes, ce n'est que du dedans que certaines choses se comprennent bien — il faut quand même en dire un mot. Car, pour accepter la sobriété parfois si évidente des résultats (ce qu'on entend généralement par ce mot de résultat) ou bien la rencontre d'heures apparemment vides, pour ne pas en être accablé comme non plus pour ne pas s'en réjouir, il faut alors que les motivations qui nous font tenir ici soient suffisamment chevillées. Il faut que ce radicalisme-là ait ses assises bien en place, autrement dit claires, au moins pour leurs initiés. « Quelles sont vos motivations ? » Pour répondre, je m'en tiens encore une fois à ce que j'ai vécu.

Je me rappelle être entré à la Fraternité à cause tout simplement de la prière. Si je creuse bien, je vois que c'est ça finalement qui ressort, qui re-

monte toujours. Comme le bouchon de liège impossible à garder au fond de l'eau. Je savais que, une heure par jour — c'était et c'est toujours la norme indicative — il était demandé de tout arrêter et de plonger dans le monde de l'adoration. Il semblait que c'était le cœur de tout, et j'ai aimé et j'aime ce cœur.

Il est le sol, la racine et la source de tout le reste. C'est le moment du Christ que j'ai appris et que je cherche, celui de Millau où je suis né, celui du séminaire de Pontigny, d'Assise, de New York, de partout. Moment d'inutilité complète, mais où se nourrit peu à peu l'impossibilité de laisser courir et de vivre sans « ça ». Non, rien qui ressemble à une excitation de nerfs, à quelque chose de trouble, à quelque recherche compliquée appelant des « soupçons ». Non, cet au-delà et cette profondeur portent un nom. C'est en Jésus qu'est le lien, un lien extrêmement fort qui englutit tout le reste. Il n'y a pas de vision ou de voyage « angélique ». C'est un amour, c'est un repos, c'est une marche...

Le seul « exploit » que Jésus attend de moi, c'est qu'il y ait assez de silence intérieur, de disponibilité, de vide, d'appel, autrement dit, assez de « faille » par où sa pitié puisse se glisser. « Voici que je suis à la porte et que je frappe. Si quelqu'un m'ouvre je rentrerai chez lui, nous mangerons ensemble, moi près de lui, et lui près de moi » (Apo. 3, 20). C'est apprendre ce monde nouveau, « enfantin », de

l'échange sans monnaie, de l'invitation sans formalités, la surprise de la gratuité du don.

C'est enfin en finir avec cette idée cancéreuse que Jésus est un absent. Même si tout n'est encore que « voiles » et « ombres » avant le face-à-face qui vient.

Cette prière « comme au combat, comme à la danse » (Nicolas de Flue), c'est donc le secret. Secret toujours fragile, toujours menacé, à garder dans des « vases d'argile », fuyant l'habileté, la sagesse et même parfois cette espèce d'ardeur trop humaine, créatrice d'idoles et de duretés mortelles. Etre bon, juste, fidèle, ce n'est pas un capital, une cuirasse sous lesquels je pourrai me glisser ou me cacher. D'ailleurs où peut être le critère de la rectitude, sinon en Lui, Lui qui n'est pas venu pour les bien-portants ? (Luc, 5, 32). Mais la simplicité de la confiance pure, celle que je vois merveilleusement réalisée, à travers combien de preuves ou d'épreuves, dans un François d'Assise, une Thérèse de Lisieux, un frère Charles, je ne puis l'apprendre de Dieu aujourd'hui qu'ouvert à mes frères et au monde.

Car il n'y a pas, il ne peut y avoir, même pour un chartreux, de prière solitaire, je veux dire de prière coupée, mutilée du monde, de tout ce qui est mon prochain. Ou alors, dire cela c'est mentir, c'est errer, et le faire, c'est se perdre, c'est « éterniser l'égoïs-

me » (Ganne). La nature de la prière qui cherche le Dieu personnel et en fait sa joie est d'être par elle-même créatrice, contagieusement créatrice. Elle met en relation. Ou alors ce n'est pas une prière. Mais peut-être après tout, ne faut-il pas trop s'en tourmenter. Quand l'eau sort de la source, elle file et, s'il y en a beaucoup, elle va d'elle-même, très loin.

Mais ce que je veux dire, c'est que notre vocabulaire chrétien, celui qui germe peu à peu au cours de ces heures inutiles, ces mots de salut, de grâce, de croix, de paix, de réconciliation, de vérité, de vie, ces mots-là s'enchaînent, ne se déploient qu'au sein d'un corps et ne deviennent réels que s'ils touchent à tout. Je ne les étreins qu'« hors de moi ». (Peut-être est-ce bon de penser là au réflexe si riche et si profond de la prière juive, inséparable du collectif, baignée de peuple, soucieuse au plus haut point de l'appartenance au groupe, de sa dépendance avec lui. A la synagogue, pour la prière, il faut toujours un minimum de personnes ensemble. Ce minimum commence au nombre 10).

Arriver, par la communion à sa Parole, au raccourci définitif de St-Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi », et par Lui, vivre sans distances. Contrairement à ce qu'on peut entendre parfois, la contemplation, loin d'être un retrait, est toujours participation. « Je suis foule », disait l'abbé Couturier. « Si

nous marchons dans la lumière comme il est lui-même dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres (1^{re} lettre de Jean 1, 7).

C'est pour cela, premier point, que j'ai tant besoin de la structure de la fraternité, de frères en face de moi et avec moi, responsables mutuellement de nos « éternités », créant le lieu et l'espace d'une connaissance amoureuse de Dieu et d'un rappel permanent de sa grandeur et de ses dons. J'ai besoin d'entrer dans cette « fabrique » de croyants attentifs, de « clients de Yahvé », mettant au jour le jour en commun, à travers mille arrêts et reprises, leur « faim et soif d'accomplir la justice, d'aimer avec tendresse et de marcher humblement avec Dieu » (Michée 6,8).

C'est aussi pour cela, deuxième point, que notre groupe, si facilement « sans besace ni tunique » — je veux dire assez vite méfiant d'une installation trop marquée — cherche à s'enfoncer là « où il y a du blanc sur la carte » comme disait frère Charles, c'est-à-dire dans ces zones où toutes sortes de raisons en font comme un désert humain, manquant si souvent de ce minimum qui fait tenir debout. Aucune prétention à dire cela, aucun privilège, aucune richesse, aucune condescendance — ce serait si pitoyable — mais seulement l'intuition, à la suite du fondateur, que c'est dans ces milieux que sa grâce nous attend, que c'est là qu'il nous est demandé de vivre l'aventure

de son amitié, et que c'est surtout là, par envoi d'Eglise, qu'il nous faut en témoigner. Aussi, ce qui se passe à la chapelle, ce qui se passe entre nous — frères — et, ce qui se passe avec toutes les rencontres et engagements que la vie nous montre, n'ont valeur et réalité que s'ils sont signés de ce lien qui, un jour, sans trop savoir pourquoi ni comment, nous a « pris », nous a « empoignés » et qu'un frère Charles continue de nous montrer : Jésus Caritas, Jésus Amour.

Après diverses réflexions, par exemple sur tout ce qui tourne autour du « Renouveau charismatique », ou encore sur l'amitié (« décriper la raison et mettre sur l'autre plateau de la balance, face à celui des performances humaines, celui, d'un autre ordre, de la charité »), Pierre aborde tout ce qui touche à l'implantation de sa fraternité.

Ce serait maintenant le lieu de parler de ce que nous essayons de faire avec mes frères... Il y aurait par exemple beaucoup à dire, par ces temps d'économie difficile, sur les questions touchant au logement, aux problèmes du « housing » et expliquer combien mes frères y sont présents. A travers le canal de comités et de rencontres journalières. Domaine vital, s'il en est, latent ou urgent, dans ces vieux quartiers. Ainsi, un incendie de tout un building à deux pas de chez nous, la nuit de Noël, entraîne bien des choses. Et l'une des moindres n'est pas la lutte collective à déployer contre toutes les

inerties ou les carences administratives.

Je pourrais aussi parler de mon travail dans une « half-way house », maison qui accueille, pour un temps plus ou moins long, femmes et jeunes filles venant de partout, de la drogue, de la rue, ou d'autres misères. Monde bien particulier, obligeant lui aussi à beaucoup de mobilisation du regard et à cette conviction se révélant si fort certains jours, comme un drame à miracles, dans le dynamisme intérieur des plus blessés des êtres.

Mais plutôt que de me lancer dans du « documentaire » et transcrire ici une poussière ou une mine de faits dignes d'un livre d'images ou d'une revue d'actualités qui, avec leur évident intérêt, risqueraient vite de ne pas respecter assez les personnes vivantes qui sont maintenant nos amis, je préfère, continuant de réfléchir à partir de tout cela, essayer de dire où cela nous conduit. Je dis « nous » parce que cela concerne, bien sûr, toute la fraternité. La vie y est si liée que ce qui arrive à chacun influe sur tout l'ensemble.

Nous sommes donc dans un monde extrêmement bigarré, désuni par de multiples différences. La seule identité possible est peut-être celle du lieu et du temps. Et puis aussi le fait que des personnes se voient ; les visages que l'on arrive à reconnaître. Mais dans le sens où l'on reconnaît un paysage. Et, si souvent un paysage est vague ! On

ne discute pas avec un paysage. Casser alors la glace de la rencontre — car c'est bien cela le premier point, le plus élémentaire, et le moins allant de soi — tient sans doute à beaucoup et à très peu de choses. Le rejet est si aisé, si normal, dans ces espaces mesurés. Et le moindre mal ou peut-être la seule attitude de répit, quand les relations n'arrivent pas à se débloquer, sera souvent ce qui pourra ressembler à de l'indifférence : un calme inlassable, ou plus profondément, une volonté active de douceur.

Ceci est peu de chose dans la vie de tous les jours. Mais je crois qu'avec le monde du tout venant, des habitués qui peuplent nos rues, c'est important. S'il n'y a pas et ne peut y avoir de diplomatie pour l'apostolat, de « trucs » ouvrant les portes et éclairant les regards, il me semble qu'ici, à la différence de beaucoup d'autres endroits, il faut être prêt à affronter ce genre de vide : les apparents avortements des meilleurs de nos désirs.

Encore faut-il distinguer. Et là, je ne veux pas chercher dans la psychologie du comportement et tenter des analyses. Mais vivre en société, le prétendre ou le vouloir, c'est d'abord avoir la capacité d'être sociable. Il y a des barrières qui ne s'ouvriront jamais devant ce qui n'est pas simplicité. Je veux dire qu'il y a des refus, pas tous, qui ne sont qu'un jugement de nos vies, dans ce qu'elles ont de médiocrité ordinaire ou de cette mauvaise

richesse incapable de se faire pardonner ses prétendus dons (cf. St-Vincent de Paul sur le sujet). C'est là un chemin bien commun de purification et d'apprentissage banal. Qui que nous soyons, cela nous concerne. Mais entrer peu à peu dans le mystère de l'amour du Christ, en faire le but premier et dernier de tout, c'est être dans l'impossibilité d'éviter, par n'importe quels moyens, ce qui a traversé sa vie. À la suite de ce Maître-là, il est évident qu'on ne peut s'attendre à un voyage en croisière. Il y a, et il y aura des cicatrices. C'est même ça l'estampille de l'appel ou de la sûreté de la route (Evangile de Jean 15, 19). Mais qui peut se dire alors, en toute conscience, capable d'une lucidité ou d'une acceptation totale et ceci à longueur de temps ? La seule grâce ou la seule force est celle qu'Il donne. Et « tenir » ou « avancer » à travers bien des ratés, c'est un grand mystère. Puis-je dire que s'explique là, de façon très concrète, dans une tête de croyant, loin des livres, des discours et des leçons apprises, ce que la Bible murmure à chacune de ses pages : la fidélité de Dieu ?

De plus, s'il y a tant de Lazare en permanence à la porte et si cette rue est faite de tant de « butées » pour une simple approche humaine ou apostolique, le festin à l'intérieur pourra très vite avoir un goût frelaté, à moins... à moins que la vie change. La frontière alors entre un bonheur statique qui me condamne, une hypocrisie ou un men-

songe et une vie livrée au réel le plus aigu, je veux dire livrée en totalité à l'Esprit « qui fait toutes choses nouvelles », passera par cette capacité de veille ou d'éveil que je n'apprendrai que par d'incessantes mises en question ou réajustements. Travail de la foi donc, faisant entrer si naturellement et si fort dans l'histoire sainte des Psaumes. Histoire où la bonté de Dieu vient combler une pauvreté (Gelin). Histoire où tout ce qui sort de la vie, toutes les voix, toutes les situations, ont leur place. La prière alors, comme un rendez-vous, un carrefour de pauvres. La prière alors, comme acte d'abandon, légèreté, demande, adoration, et finalement, lieu des plus grands trésors. Je crois même que tout engagement, si nécessaire, si urgent et tout ce que l'on veut, sera là, secondaire. Sans vouloir aucune démission, bien au contraire, je suis persuadé qu'à l'échelle des besoins, quand toute question est si intense et si accablante, nous sommes tous des fourmis. Pouvoir vivre, sera alors pouvoir prier. Je voudrais même dire : « Prie et puis fais ce que tu veux ». La prière ici, dans ces montagnes de misère, comme nourriture vitale, chemin doré pour l'action.

Peut-être j'insiste trop sur ce qui résiste, sur la solitude installée, ou cette sorte de susceptibilité âpre surgissant ici ou là ! Ce serait beaucoup forcer que d'en conclure à une « impossibilité apostolique », ou, à l'opposé, ce serait beaucoup de naïveté que

l'aspiration mythique et euphorique à un embrassement général. La mélancolie déprimante, l'obsession des apparences ou bien la popularité trop cherchée sont, ici comme partout, des terrains minés. L'Évangile dirait que ce sont des vues humaines.

Et puis ce serait du pessimisme. Ce serait nier les relations, les amis, et tout ce qui peut éclater de joie ici. Mais il est bien difficile et vraiment en dehors de nos esprits, de chercher à mettre cela en catégories. Une porte ouverte à tous, il faut, contre vents et marées, qu'il en soit ainsi. La fraternité n'est pas un hôtel, ni un hall de gare, ni bien sûr un hôpital ou un poste de police. Mais que chacun soit reçu ici pour lui-même, et, parfois, quand il s'agit d'un « petit », comme une venue de Jésus, c'est le b.a. ba du règlement, du style de la maison. A la mesure bien sûr des possibilités, quand le cubage d'air est limité. Mais être un espace d'accueil, de calme ou de simple présence, depuis l'origine, c'est, pour une grosse part, ce qui brûle dans la lampe de toute fraternité.

Les amis qui viennent, ce sont nos statistiques, notre livre de résultat. Matière vivante d'heures parfois surchargées, c'est informel, instructuré, sans prise directe facilitant la moindre organisation. Mais la vie, là, n'est pas ce qui s'organise. Gratuité donc de ces liens qui, à la longue, deviennent des profondeurs « mettant au monde ». Richesse de ces liens pleins d'éclairs

d'Évangile, de sourires et de surprises de l'Esprit, à travers la gangue épaisse d'immenses questions ou d'humaines ténèbres. Cris d'oiseaux dans la forêt noire ? Non, plutôt rosée ou filets d'eau vive, baignant un univers.

Ici, nous sommes alors bien loin de toutes les « butées » et tensions, qu'une vue rapide peut-être, seulement remarquerait. Qui a dit « Approcher des cœurs simples, c'est avoir affaire à Dieu » ?

Je m'en voudrais de ne pas assez insister sur cet apprentissage constant du chapitre 25 de St Matthieu que propose New York, du moins dans nos quartiers. La quotidienneté de Dieu, la grâce « en habit de semaine » (Ranquet). Son visage toujours là où on l'attend le moins. Je crois n'être jamais tant prêtre ou frère que dans la surprise de la rencontre, de la vie, derrière tout ce qui semble la nier. « Vous savez, il faudra s'attendre, à la fin, à avoir des surprises », me disait une fois une clarisse, « on ne peut pas être exigeant pour les autres. Si l'on savait

ce qu'il y a dans les cœurs ! » Et la Source pure se rit de l'embarras de nos cadres tout faits et de la confusion de nos plans. L'Esprit souffle toujours où il veut. Que M. vienne me dire en guise de présentation : « Je suis alcoolique, je n'ai pas d'argent. Prie pour moi ». Ou que R., démunie et percluse d'épreuves, veuille maintenant faire quelque chose pour les autres, ou que S. enfermée à l'hôpital psychiatrique où tant de portes et d'attentes interminables la séparent de tout, arrive à nous lancer un grand sourire, ou que J. après la messe, à la prison de Rickers Island, tienne une longue conversation extraordinaire de simplicité et sans aucune amertume, ou que F., victime de faiblesses veuille à tout prix les dominer pour ne pas perdre sa femme qu'il aime toujours, ou que G. qui a « tout fait » et tout traversé soit devenu tant de fois artisan de paix et d'initiative pour les autres — et je n'en finirais pas, mais j'ai promis de ne pas être indiscret — tout cela me parle de psaumes et de louanges et d'un seul style d'être : celui, j'en suis sûr, riche d'enfance et de béatitudes...

La rencontre du marxisme dans notre vie et notre foi

P.O. Picardie

Pour un grand nombre de chrétiens (prêtres, religieuses, laïcs) engagés dans les combats de la classe ouvrière, la rencontre du marxisme est inévitable. C'est une réalité quotidienne. Au cœur de l'expérience de la lutte des classes et d'une pratique syndicale, « certaines positions marxistes peuvent poser des questions sérieuses à une conscience chrétienne ». Les prêtres ouvriers de la région Picardie (Aisne, Oise, Somme) ont exprimé ce qu'ils pensent et ce qu'ils vivent du rapport entre le marxisme et la foi chrétienne. Nous les remercions de nous faire part de leurs réflexions.

Nous avons signé la Déclaration du 12 octobre 1977 (texte suit cet article), conscients qu'il fallait souligner l'enjeu de la rencontre — à laquelle nous participons — entre marxisme et foi chrétienne.

Comme le marquait bien ce document public, une telle rencontre ne va pas sans poser de multiples et difficiles questions à notre conscience de chrétiens et à notre responsabilité de prêtres.

Nous en étions également conscients. C'est pourquoi nous avons voulu approfondir ensemble, sans prétendre les résoudre définitivement, quelques-unes des questions ainsi rencontrées.

Quelle pratique ? Quelle adhésion ?

« Nous pratiquons tous plus ou moins le marxisme ... »
C'est une affirmation générale dans laquelle nous nous reconnaissons volontiers.

Mais en quoi consistent précisément notre adhésion et notre pratique marxistes ?

Il existe assurément bien des nuances entre les réponses personnelles que nous pourrions formuler. Nous pouvons cependant aligner un certain nombre d'éléments communs :

**Une connaissance
théorique
limitée**

Nos « cours sur le marxisme » sont assez lointains, pour la plupart d'entre nous. En tous cas, ce ne sont pas des cours qui nous ont introduits à la pratique du marxisme, mais bien plutôt l'action menée avec des camarades faisant explicitement référence au marxisme.

Cela ne saurait nous détourner d'un approfondissement théorique. A partir des rencontres et des dialogues de la vie militante, nous en découvrons chaque jour davantage la nécessité. L'« année d'approfondissement » a permis à plusieurs d'entre nous des progrès très utiles en ce domaine.

Mais la tâche reste habituellement difficile. D'abord, sans doute, parce que la fatigue et les exigences de l'action nous laissent peu disponibles pour des investigations livresques. Ensuite, l'abondance des textes et la diversité des interprétations ne permettent pas de se faire à trop bon compte une opinion claire et figée. Enfin la pratique de certains auteurs, a priori plus proches, ne facilite pas toujours l'accès à l'essentiel du marxisme. Les auteurs chrétiens sont généralement en mal d'apologétique (pour ou contre) et l'ouverture de certains autres en direction des chrétiens n'est pas forcément une garantie d'orthodoxie (1).

**Une analyse
qui rejoint
et éclaire
notre expérience**

**Une analyse
et une méthode
qui mettent
souvent en cause
notre formation**

Notre expérience quotidienne, c'est celle de *l'exploitation capitaliste et de la lutte des classes*. Et c'est, jusqu'ici, l'analyse marxiste qui en rend compte de la manière la plus satisfaisante. C'est grâce à cette analyse que nos découvertes cessent de pouvoir être considérées comme des accidents ou des exceptions : l'exploitation existe, la lutte des classes existe ..., bien au-delà de ce que nous en avons rencontré (2).

Notre expérience, c'est aussi celle de *l'action syndicale* qui constitue pour nous une nécessité « pour défendre et promouvoir un minimum de liberté malgré les contraintes du travail et du pouvoir », et « pour construire un monde nouveau » (3).

L'analyse marxiste de l'exploitation capitaliste a certainement contribué à nous guérir d'un *idéisme* qui pourrait nous situer tout autrement, même à partir de l'expérience de la lutte des classes. Nous en avons appris la priorité des faits, des réalités économiques, sur les *intentions*, la priorité des conditions d'existence sur les contenus de conscience (ce qui ne réduit pas forcément ceux-ci à celles-là).

Nous avons appris également — et l'analyse marxiste y est probablement pour quelque chose — à assumer lucidement les *conditionnements* (y compris notre contribution « professionnelle » au développement ou à la survie du capitalisme) au lieu de les renier ou de les transcender de manière idéaliste : nous vivons et luttons en *travailleurs*, pas en « hippies » ni en « intellectuels de gauche ».

Le réalisme, c'est d'assumer la situation de lutte des classes que nous vivons, sans cesser de dénoncer et de combattre l'exploitation capitaliste. Cela renverse évidemment les principes passablement idéalistes d'une certaine « *attention aux personnes* ». « Je ne me sens en vérité, dit l'un d'entre nous, que lorsque je suis en opposition avec mon patron ». Un autre ajoute qu'il n'a pu sérieusement prendre en compte la situation qui est faite aux travailleurs sans « apprendre à haïr », et qu'il a mieux compris les imprécations de certains Psaumes ... Un troisième explique que, pour lui, « la lutte sans concession contre tous les exploités est une exigence de l'amour des personnes » (4).

Il reste cependant, chez plusieurs d'entre nous, un certain nombre de réticences ou de méfiances, moins peut-être à l'égard

de l'analyse marxiste elle-même que par rapport à une pratique trop courte ou trop systématique :

- la lutte restera toujours nécessaire, quels que soient les changements de régime ou de société ;
- l'exploitation ne sévit pas seulement entre deux classes sociales, mais aussi entre nations riches et nations pauvres, et même entre certaines catégories de travailleurs ... ;
- la situation de lutte n'entraîne pas un refus systématique vis-à-vis de tout ce qui vient de l'adversaire de classe ..., même s'il faut toujours s'en méfier. Elle ne justifie pas qu'on lui sacrifie des valeurs essentielles, comme la vie familiale, le sérieux dans le travail, l'honnêteté, l'amour de la vie ;
- un certain culte de l'action, vue comme un absolu, même quand on ne voit pas bien l'objectif, est difficile à admettre.

**Une analyse
qui ne débouche
pas spontanément
sur un projet
et une action**

Il ne suffit pas de comprendre les mécanismes d'exploitation pour avoir la volonté de les transformer. Leur claire conscience n'entraîne pas plus la résignation que la révolte, pas plus une orientation réformiste qu'une visée révolutionnaire.

Le marxisme proclame évidemment qu'il faut sortir de la résignation. Mais, pour déboucher sur une pratique *militante*, encore faut-il que l'individu accepte de « se mouiller », de vivre hors des chemins balisés et obligés, de s'extraire des nécessités historiques qui l'enserrent, de s'impliquer dans une lutte. Nous savons, par expérience, qu'une telle démarche n'a rien de spontané, qu'elle ouvre à un véritable espace de liberté en même temps qu'elle engage dans une responsabilité parfois lourde à porter. Ce que pressentent, sans doute, beaucoup de nos camarades qui hésitent à faire le pas.

Le marxisme proclame tout aussi évidemment qu'il faut dépasser le stade de la révolte et les illusions de la réforme. Mais pour déboucher sur un projet révolutionnaire, encore faut-il également être accordé au rôle qu'assigne le marxisme à la classe ouvrière dans le développement de l'histoire (quelle que soit par ailleurs l'ampleur des désaccords tant sur le contenu précis des objectifs que sur les moyens d'y parvenir).

**Une analyse
et une pratique
qui sont d'abord,
pour la plupart
d'entre nous,
étroitement liées
à l'action
syndicale**

C'est là d'abord que nous sommes engagés. Et les éléments de l'analyse marxiste que nous avons intégrés nous viennent souvent des explications de nos organisations syndicales. Quant à la pratique syndicale, faut-il l'appeler marxiste ou simplement ouvrière ?

« Je pressens, dit l'un d'entre nous, qu'être marxiste, ça va plus loin que la pratique syndicale ». Quelques-uns parmi nous, d'ailleurs, ont éprouvé le besoin de prolonger leur engagement au niveau d'un parti politique.

Il y a effectivement bien des degrés et bien des formes d'adhésion au marxisme. Est-il même possible à quiconque, aujourd'hui, de dire simplement « je suis marxiste », sans préciser aussitôt à quels éléments d'analyse, à quelle pratique et à quelle perspective (dictature du prolétariat ?) va cette adhésion. Ces choix, ces nuances dans l'adhésion n'ont rien de scandaleux : le marxisme n'est pas une religion.

Quel athéisme ? Quelle foi ?

L'athéisme demeure l'une des principales questions posées par le marxisme à la conscience chrétienne. C'est aussi l'un des thèmes qu'agite volontiers la propagande réactionnaire pour effrayer les électeurs « religieux ». Il faut donc essayer de voir un peu plus clairement « ce qui est effectivement récusé par les marxistes : *quelle image ou quelle utilisation de Dieu ?* » (Déclaration des deux cent treize P.O. — 12 octobre 1977).

Cette recherche nous amène inévitablement à préciser quelle(s) image(s) de Dieu nous récusons nous-mêmes et ce que c'est pour nous que *croire en Dieu après Marx ... et après Jésus*.

**Le procès
marxiste
à l'encontre
de la religion**
(Théisme - Déisme -
Foi)

Si l'on s'en tient aux choses sérieuses (en excluant le mythe d'une volonté satanique ou prométhéenne ressuscité par M. Clavel, « Le Monde » du 22-09-77) on retrouve des éléments de ce procès dans trois registres principaux, qui correspondent véritablement à des axes constants de la pensée marxiste :

- la critique de l'aliénation religieuse
- le matérialisme historique
- la prétention scientifique.

A) La critique de l'aliénation religieuse

C'est la dénonciation de la religion-opium, qui n'est, au mieux, qu'une protestation inefficace, et qui engendre massivement l'évasion, la démobilisation, la résignation, le fatalisme. Cette religion qui consacre la perte de l'homme dans l'ordre établi de l'exploitation capitaliste, nous en trouvons maintes traces dans notre action de tous les jours. Et nous savons bien qu'elle doit beaucoup à une certaine morale chrétienne, dont la prédication a sévi longtemps après Marx (5).

Cette situation de fait permet-elle d'exclure définitivement la possibilité pour le facteur religieux — « superstructure », « facteur idéologique » — de jouer un rôle positif dans le processus de libération ? La question n'est pas fermée. Les progrès de la sociologie des religions peuvent ouvrir des horizons nouveaux (6). Certains socialismes modernes veulent intégrer la composante religieuse ou tout au moins en tenir compte : en Yougoslavie, en Algérie, en Tanzanie, par exemple. Et la position des marxistes d'aujourd'hui est beaucoup plus nuancée quand ils se trouvent en présence de chrétiens engagés dont, manifestement, la religion a changé, mais dont la Foi n'est pas morte.

Mais nous pouvons aussi nous demander si la critique marxiste ne concernerait pas la religion des chrétiens engagés, dans la mesure où celle-ci n'évite pas toujours l'inflation de certitudes sécurisantes, la sacralisation des « valeurs », et abuse facilement d'un néo-providentialisme (7).

B) Le matérialisme historique

L'impact du matérialisme professé par les marxistes sur la question de Dieu dépend largement de l'interprétation de ce matérialisme. Souvent, il se réduit à un matérialisme « vulgaire », mécaniciste, déterministe, positiviste. Mais cela ne correspond pas manifestement au fond de l'analyse marxiste.

L'affirmation centrale de cette analyse, c'est la *priorité des facteurs économiques*. Cela n'a rien d'étonnant quand on replace le marxisme dans son domaine propre (cf. infra). Et cette priorité n'est en aucune façon une exclusivité (8).

D'autre part, l'action n'est pas à sens unique. Les facteurs idéologiques — parmi lesquels le marxisme range foi et religion — interviennent eux aussi sur les données économiques : le processus historique est un processus dialectique (9).

C) Le statut du marxisme comme science :

Les exigences de l'analyse scientifique et la tentation scientiste.

Dans sa volonté de trouver une explication scientifique aux phénomènes socio-historiques (et d'abord au phénomène de l'exploitation capitaliste) le marxisme récuse nécessairement et légitimement les réponses d'ordre métaphysique ou mythologique. C'est une exigence commune à toutes les sciences : l'histoire nous montre comment elles ont conquis, les unes après les autres, leur domaine et leur droit de cité sur des croyances selon lesquelles une certaine idée de Dieu et de son rôle tenait lieu d'explication universelle. Toute science, en son domaine, est naturellement athée. Cette évidence ne nous effraie plus aujourd'hui et nous ne voyons aucune difficulté à ce que le marxisme revendique la même autonomie en tant que science des structures et des processus sociaux.

Mais il y a une contre-partie à respecter, c'est que toute science correspond nécessairement à un domaine délimité et à une approche déterminée. C'est ce qu'ont oublié les enthousiasmes et les prétentions du scientisme, auquel le marxisme n'échappe pas toujours : il porte la marque d'une époque.

La prétention scientiste c'est d'abord d'affirmer qu'une seule science puisse rendre compte des lois du réel en tous domaines (10). Le marxisme se transforme là en métaphysique. Après les démentis cinglants (dont l'affaire Lyssenko est une des dernières en date) cette prétention n'a plus guère cours aujourd'hui.

Une autre prétention habite le marxisme, plus radicale : celle de détenir, dans le matérialisme dialectique, les *clefs épistémologiques* d'une valeur universelle. Le marxisme se transforme là en philosophie, comprise non pas comme reine des sciences, mais comme science des sciences. Il en découle deux convictions :

— La première : c'est qu'il n'existe rien en dehors de ce qui est ou peut être scientifiquement appréhendé. Cette conviction élimine radicalement toute possibilité de Dieu : n'étant pas objet de science, il ne peut avoir aucune réalité.

— La deuxième, conséquence de la première : la connaissance scientifique est le seul mode d'appropriation du réel. Nous sommes ainsi renvoyés — mais pas seulement par le marxisme — à un problème épistémologique fondamental : quelle est la validité des modes de connaissance autres que scientifiques ? Quel rapport entre les langages scientifiques et les langages de la Foi ?

Croire en Dieu après Marx

A) Intégrer la critique de l'aliénation (ou de la mystification) religieuse, en particulier :

La critique marxiste n'est pas le seul facteur de renouvellement de notre foi. Elle a certainement contribué, pourtant, à nous faire mieux découvrir quelques exigences fondamentales :

— Renoncer aux *divinisations* abusives (idolâtrie inconditionnelle de certaines valeurs) et aux *recours* trop faciles au Dieu-Providence. Le croyant ne saurait démissionner ni de sa responsabilité d'homme, ni asservir Dieu à ses besoins ou à ses caprices (tenter Dieu, dans l'Évangile).

— Respecter la rigueur des données de l'expérience (et de la science) sans les colorer trop vite par une interprétation, comme si la foi était une *manière de voir* les choses autrement qu'elles ne sont. La foi en la présence de Dieu n'annule pas l'expérience de son absence.

— Chercher dans l'Évangile une *remise en cause* plutôt qu'une *sécurité*, une confirmation de nos manières de voir ou de faire.

Il y a toujours un risque d'aliénation dans l'usage sacrilisateur ou concordiste de l'Évangile, comme dans la lecture « mythologique » d'une histoire de Jésus qui ne serait que l'archétype ou le « sommaire » des valeurs que nous reconnaissons aujourd'hui et dont l'élaboration est d'abord le fruit d'une histoire collective de l'humanité.

B) Assurer et promouvoir l'impact historique de l'Évangile

Ce serait une illusion que de croire échapper à la critique marxiste en reléguant la foi dans le domaine du *privé*, individuel et intemporel.

Nous croyons et nous savons que le message et l'exemple de Jésus peuvent avoir un impact libérateur dans l'histoire des hommes.

Si l'Eglise a souvent trahi cette mission libératrice et contribué à consacrer l'oppression de l'ordre établi, elle n'en conserve pas moins une *responsabilité historique* évidente. L'Evangile lui rappelle à chaque instant, comme à chaque chrétien, que *le service de Dieu n'est jamais l'alibi du service des hommes.*

C) Trouver un langage sur Dieu, pour « parler honnêtement de Dieu »

(J. ROBINSON)

Le langage sur Dieu, pour nous comme pour la Bible, ne peut être que le langage du *symbole* et du *témoignage*. Il ne peut jamais être confondu avec le langage de l'expérience et de la science. « Le Dieu auquel je tiens, dit l'un d'entre nous, est un Dieu qui se laisse soupçonner, qui se laisse deviner dans l'histoire, et dont je puis dire quelque chose grâce aux générations précédentes, avant tout grâce au témoignage sans cesse enrichi de la lignée des disciples de Jésus. »

Le langage sur Dieu se doit de rester toujours *modeste* et prend souvent une tournure *négative*. C'est ce qu'ont découvert avant nous beaucoup de mystiques, chrétiens et non-chrétiens. C'est ce que confirme une réflexion sur les possibilités de l'esprit humain, qui n'est pas un *outil adapté* pour penser Dieu, « pas mieux qu'une pioche pour réparer une montre ». C'est encore ce que souligne le témoignage du Christ dans l'Evangile : il nous dit beaucoup plus ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est.

Faut-il aller plus loin, et proclamer que depuis Jésus il n'y a plus de foi en Dieu possible (comme l'ont fait les théologiens de la Mort de Dieu) ? Ou faut-il chercher plutôt comment le Dieu de Jésus-Christ est un « *Dieu différent* », un « Dieu dissident » (11) ?

Notes :

(1) Sur les divergences d'interprétation au sein du marxisme, citons, pour exemple :

BABILAR, « La dictature du prolétariat », Maspéro 1976.
J. FABRE, F. HINCKER, L. SEVE, « Les communistes et l'Etat », Edit. Soc. 1977.
Sur les auteurs chrétiens en mal d'apologétique, citons :
WARNIER, « Marx pour un chrétien », Fayard 1977.
COTTIER, « Le conflit des espérances », D.D.B. 1977.

(2) On sait que Marx s'est défendu d'avoir « découvert » la *lutte des classes*. Mais c'est bien lui, cependant, qui en a marqué la fonction capitale dans le développement de l'histoire et des sociétés.

« En ce qui me concerne, ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir découvert ni l'existence des classes dans la société moderne, ni leur lutte entre elles. Longtemps avant moi, des historiens bourgeois avaient décrit le développement historique de cette lutte des classes et des économistes bourgeois en avaient exprimé l'anatomie économique. Ce que je fis de nouveau, ce fut : 1. de démontrer que l'existence des classes n'est liée qu'à des phases de développement historique déterminé de la production ; 2. que la lutte des classes conduit nécessairement à la dictature du prolétariat ; 3. que cette dictature elle-même ne constitue que la transition à l'abolition de toutes les classes et à une société sans classes. » — K. MARX, Lettre à Weydemeyer, 5 mars 1852 — dans G. Cottier, o.c., p. 95.

(3) Ce double registre de l'action syndicale est déjà bien vu par Marx, qui n'enferme nullement le mouvement syndical dans les tâches « réformistes » : « Si les syndicats sont indispensables pour la guerre d'escarmouches quotidiennes entre le capital et le travail, ils sont encore beaucoup plus importants en tant qu'appareils organisés pour hâter l'abolition du système même du salariat. » K. MARX, Travail salarié et Capital, Ed. Sociales, 1952, p. 120 — dans J. GUICHARD, Le marxisme de Marx à Mao, Chronique Sociale, 1968 p. 281.

(4) En réalité, Marx n'identifie pas les personnes à leurs fonctions économiques ou sociales. Mais le « souci des personnes » n'atténue en rien la rigueur de son analyse :

« Je n'ai pas peint en rose le capitaliste et le propriétaire foncier. Mais il ne s'agit ici des personnes qu'autant qu'elles sont la personification de catégories économiques, les supports d'intérêts et de rapports de classes déterminés. Mon point de vue d'après lequel le développement de la formation économique de la société est assimilable à la marche de la matière et à son histoire peut moins que tout autre rendre l'individu responsable de rapports dont il reste socialement la créature, quoi qu'il puisse faire pour s'en dégager. » K. MARX, Préface de la première édition du Capital, I, p. 20 — dans GUICHARD, op. cit., p. 239.

(5) « Les principes sociaux du christianisme prêchent la nécessité d'une classe dominante et d'une classe opprimée et n'ont rien à offrir à celle-ci que le vœu pieux que la première veuille bien se montrer charitable ... Les principes sociaux du christianisme déclarent que toutes les vilénies des oppresseurs envers les opprimés sont ou bien le juste châtimement du péché originel ou bien les épreuves que le Seigneur, dans sa Sagesse infinie, inflige à ceux qu'il a rachetés. » K. MARX, Gazette allemande de Bruxelles, 12-9-1847 — dans GUICHARD, op. cit., p. 255.

(6) « ... Moins le marxisme sera para- ou crypto-religieux et mieux il contribuera à une sociologie des religions, c'est-à-dire à une « théorie de l'efficacité spécifique » de ces « superstructures » que sont, marxistement parlant, les religions, et qui, pour les marxistes comme pour les non-marxistes, reste en grande partie à

élaborer. » (H. DESROCHES, Archives de Sociologie religieuse, n° 23, janv.-fév. 1967, p. 157 — dans GUICHARD, op. cit., p. 259).

(7) « La lutte pour la société communiste, ce curé de campagne la transforme en la recherche du grand Esprit de la communauté ... Ce grand Esprit, il le fait couler généreusement de la coupe de la communion, et étinceler, tel l'Esprit-Saint, dans l'œil du frère ... Après avoir transformé le mouvement communiste révolutionnaire en la « recherche du Saint-Esprit et de la Sainte-Cène », Kriege peut évidemment prétendre qu'il « suffit de reconnaître » cet Esprit pour « faire communier tous les hommes dans l'Amour » ... Si cet Esprit est Eternel et Omni-présent, on ne comprend pas comment, pour Kriege, la propriété privée a pu exister si longtemps. Mais il est vrai qu'il n'était pas « reconnu ». (Circulaire contre Kriege, 11 mai 1846, signée notamment de Marx et Engels. In extenso dans annexe IV de « Socialisme et Sociologie religieuse » de H. DESROCHES, aux éditions Cujas, 1965).

(8) « D'après la conception matérialiste de l'histoire, le facteur déterminant dans l'histoire est, en dernière instance, la production et la reproduction de la vie réelle. Ni Marx ni moi n'avons jamais affirmé davantage. Si quelqu'un torture cette proposition pour lui faire dire que le facteur économique est le seul déterminant, il la transforme en une phrase vide, abstraite, absurde. » (F. ENGELS à J. Bloch, 21 sept. 1890 — dans J. GUICHARD, op. cit., p. 233).

(9) « Les mauvaises interprétations du marxisme proviennent donc de ce que l'on n'a pas suffisamment insisté sur le rôle des idéologies dans l'histoire et dans la vie. On les a séparées du marxisme et, ce faisant, on a séparé le marxisme du matérialisme dialectique, c'est-à-dire de lui-même ... » G. POLITZER, Principes élémentaires de philosophie, Ed. Sociales, 1966, p. 231).

(10) Engels lui-même a proposé de nombreux exemples de l'interprétation dialectique des phénomènes naturels. Ainsi le célèbre exemple du grain d'orge donné comme illustration de la troisième loi : « Si un grain d'orge trouve les conditions qui lui sont normales ..., il germe ..., la plante remplace le grain, négation du grain ... Mais la plante se féconde et produit de nouveaux grains d'orge ... Comme résultat de cette négation de la négation, nous avons derechef le grain d'orge du début, non pas simple, mais en nombre dix, vingt ou trente fois plus grand ... »

« Il en va de même, ajoute Engels, un peu plus loin, en mathématiques. Prenons une grandeur algébrique quelconque, par exemple a . Nions-la, nous avons : — a . Nions cette négation en multipliant — a par — a , nous avons a^2 , c'est-à-dire la grandeur positive première, mais à un degré supérieur ... »

(11) Les deux formules sont de C. DUQUOC, dans son dernier ouvrage : *Dieu différent*, Cerf 1977, qui prolonge son *Jésus homme libre*. Elles en résument la problématique et la conclusion : « Jésus a ouvert une crise dans l'idée commune de Dieu. Nous commençons peut-être à peine à en soupçonner les conséquences » (p. 149).

La rencontre du marxisme : un enjeu pour la foi chrétienne

213 prêtres ouvriers
de 37 diocèses

Les déclarations épiscopales du mois de juillet 1977 et les réactions qu'elles ont suscitées nous amènent à dire ce que nous pensons et ce que nous vivons aujourd'hui des rapports entre le marxisme et la foi chrétienne.

Nous vivons la *lutte des classes*. Elle est un fait et non un choix. Nous y sommes engagés malgré nous par un système économique qui l'impose et la rend de plus en plus aiguë. Mais qui donc y échappe réellement, même parmi ceux qui ne s'estiment pas concernés ?

Prenant notre place dans le combat de la classe ouvrière pour sa libération, tout en adhérant à des organisations diverses, dont les références ne sont pas exclusivement marxistes, *nous pratiquons tous plus ou moins le marxisme* dans nos analyses et dans notre action, comme un bon nombre de militants avec lesquels nous agissons et dialoguons quotidiennement.

Le marxisme engage dans la construction d'une société où les pauvres et les exploités d'aujourd'hui trouveront leur place et leur rôle, où les forces d'exploitation laisseront place à un monde libéré de l'oppression de l'argent et du pouvoir, de la cassure en classes sociales et de leurs répercussions dans les relations internationales.

Un tel engagement n'est pas pour nous sans consonances avec les exigences évangéliques et l'espérance chrétienne qui nous animent.

**

Cependant nous savons, pour l'avoir expérimenté, que certaines positions marxistes peuvent poser des questions sérieuses à une conscience chrétienne.

Parmi ces questions revient souvent celle de *l'athéisme*. On ne peut évidemment en traiter à la légère et déclarer d'emblée

le problème résolu. Mais on doit aussi se demander ce qui est effectivement récusé par les marxistes : quelle image ou quelle utilisation de Dieu ?

Le recours au sacré a été trop souvent, hélas, un frein à la recherche, à la naissance de sciences nouvelles et aux mouvements de libération.

Face aux divinisations abusives, dans un contexte où la religion officielle était aliénante, les disciples du Christ eux-mêmes ont d'abord fait figure d'athées. Ont-ils toujours défendu leur foi, avec la même rigueur, de toute compromission avec les idoles du pouvoir et du profit ?

**

Nous pensons que c'est, la plupart du temps, une *confusion*, une *erreur de perspective*, qui conduit à l'affirmation d'une incompatibilité a priori entre marxisme et foi chrétienne. Cette confusion peut être commise de part et d'autre. Elle consiste à traiter marxisme et foi chrétienne comme des systèmes clos, des conceptions figées de l'homme, du monde, de la société et de l'histoire, et à situer ces deux systèmes sur un même plan où ils se trouveraient en concurrence.

Il s'agit, en fait, de *deux réalités essentiellement historiques*. Nul ne connaît, à ce jour, le dernier mot du marxisme et, bien moins encore, de la foi chrétienne. Nous n'avons pas fini d'inventorier et de réaliser la signification et la portée universelles de la démarche inaugurée par Jésus-Christ.

Ces deux réalités ne sont pas du même ordre. Il n'est pas impossible de se référer à la fois à Marx et à Jésus, car on ne se réfère pas à Marx comme à Jésus.

Comment *aboutira* la rencontre de la foi chrétienne et du marxisme ? A notre avis, personne ne peut le dire d'avance. Il serait aussi vain de prédéfinir leur interaction que de proclamer leur incompatibilité. On ne peut sérieusement prévoir comment les deux réalités s'articuleront dans les *consciences vivantes* et dans l'*histoire*. C'est pourquoi nous vivons cette rencontre sans frayeur et sans fausse sécurité, dans l'*espérance*.

**

Sans préjuger des réalisations, nous croyons qu'il y a là, pour la foi chrétienne, *un enjeu considérable*. Comme la confrontation avec les cultures, les idéologies, les sciences nouvelles, et les interrogations qu'elles font naître, la rencontre du marxisme peut être *source de progrès pour la foi*.

De fait, la critique marxiste n'a-t-elle pas aidé les chrétiens à se débarrasser d'une religion plus ou moins contaminée par le fatalisme et l'idéalisme ? La dynamique marxiste de changement de l'ordre social n'a-t-elle pas réveillé, dans la conscience des chrétiens, des exigences de justice et de liberté vécues par Jésus-Christ jusqu'au don de sa vie ?

**

Nous sommes prêtres, conscients d'avoir reçu une responsabilité particulière à l'égard de *ce que devient la foi* de l'Eglise.

Aussi la rencontre du marxisme ne nous concerne-t-elle pas seulement à titre personnel. Elle est le lieu d'une *recherche collective*, dans laquelle sont engagés beaucoup d'autres chrétiens, et à laquelle contribue également le dialogue avec de nombreux camarades qui ne partagent pas notre foi en Jésus-Christ.

Nous n'en sommes pas aux conclusions. Nous n'avons pas de solutions définitives à proposer. Mais c'est pour nous une exigence très profonde, une exigence du *service de la foi et de l'Eglise*, de rappeler l'enjeu de cette recherche vécue et la nécessité de la laisser largement ouverte.

12 octobre 1977

Quand les marins du Tiers Monde débarquent dans nos ports

Jacques Brosset

Bernard VINCENT, diacre permanent du diocèse de LILLE qui navigue depuis plusieurs années a participé au 16^e Congrès mondial de l'apostolat de la mer qui s'est tenu à HONG KONG fin 1977.

Voici ce qu'il dit, dans une interview au journal « Ouest-France », des conditions de vie à bord des navires sous pavillons de complaisance :

« J'ai mis trois mois pour étancher ma cabine : nous avons été obligés de percer les cloisons pour l'évacuation des toilettes... En Pologne, les Pakistanais dorment à deux dans le même lit parce qu'ils ont froid... A Lagos, nos vêtements pourrissent dans les cabines, l'infirmier n'existe pas et l'eau douce est rationnée. Nous en sommes réduits à recueillir l'eau de pluie pour pouvoir nous laver ».

« Les problèmes de sécurité sont encore plus graves, la vie des marins étant constamment en danger. De Bordeaux à Hambourg, nous avons eu une très forte tempête. Des paquets de mer importants venaient balayer le pont et durant plusieurs jours, nous avons eu jusqu'à 30 cm d'eau en permanence dans les cabines et les locaux communs. Arriver à avoir des réactions communes et solidaires dans de telles conditions n'est pas chose aisée ».

Après avoir navigué pendant plusieurs années, Jacques BROSSET, prêtre de la Mission de France, se trouve maintenant à Port-de-Bouc, à côté de Fos-sur-Mer. Il nous traduit quelques aspects peu connus de l'exploitation du Tiers Monde.

Port-Saint-Louis-du-Rhône, Caronte, Fos, Port-de-Bouc, Lavéra, Martigues ... Tous les jours, des marins de toutes races et de toutes nationalités fréquentent ces villes, bien connues des équipages des pétroliers, des porte-containers, des minéraliers et des cargos. Tous les jours, des événements plus ou moins importants concernent ces marins ; mais ils ne sont guère connus en dehors de ceux qui ont, de près ou de loin, des rapports avec le milieu maritime. Il faut vraiment qu'un événement soit exceptionnel pour arriver jusqu'au grand public.

**

2 janvier, 20 h : les téléspectateurs peuvent voir, sur Antenne 2, un reportage sur un petit cargo battant pavillon libérien, le Steamer Ship « Montego ». Les officiers sont des Chinois de Hong-Kong ; l'équipage est philippin. Et ce dernier est alors en grève depuis trois semaines à Port-Saint-Louis-du-Rhône. Il en est de même de la grève de l'équipage d'un autre navire, relatée par « Le Monde », le « Stoltageum ».

*

Ce fait, choisi parmi beaucoup d'autres, n'est véritablement que la partie visible d'une réalité beaucoup plus grave : l'exploitation des équipages provenant des pays dits « en voie de développement » navigant sous pavillon de complaisance. Il appelle plusieurs remarques. Toutes les grèves de bateaux navigant sous pavillon de complaisance n'ont été possibles que soutenues d'abord par un syndicat fort, organisé, et ayant à sa disposition un minimum de moyens financiers. Dans le cas d'une grève un peu longue, comme celle du « Montego »,

la solidarité de la classe ouvrière dans lequel le navire fait grève est quasi indispensable ... La C.G.T., l'union locale, le député-maire et le curé de Port-Saint-Louis ont soutenu par des collectes, des apports de vivres, des couvertures, l'équipage philippin. Par contre, on a laissé les marins du « Stoltageum », sans aucun secours, pendant leur grève dans l'étang de Berre.

*

De là à dire que les équipages du Tiers Monde ne peuvent mener une simple action pour la justice qu'en pays riche, soutenus par des plus riches que leur, il n'y a qu'un pas. Et de fait, les nombreuses grèves de bateaux navigant sous pavillon de complaisance n'ont eu lieu que dans les pays occidentaux : France, Royaume-Uni, Suède, Allemagne. Il faut aussi faire une autre remarque : la répression après une grève de marins du Tiers Monde en pays occidental est impitoyable quand ces équipages sortent du périmètre de sécurité de certains ports européens. Le cas des Philippins n'est qu'un cas parmi d'autres.

**

Le Tiers Monde exploité est sans cesse présent dans le secteur de Fos - Lavéra et, on le constate souvent, les réactions des Européens en contact avec les marins étrangers sont souvent très identiques à celles que l'on rencontre en occident vis-à-vis des gens de couleur. Il ne faut pas longtemps pour se rendre compte du fossé qui existe entre la vie à bord des marins d'un bateau occidental — à plus forte raison venant d'Amérique du Nord — et la vie sur un bateau battant pavillon panaméen, libérien ou

chypriote. D'un côté, la qualité de la vie : nourriture saine et abondante, congés à dates régulières ; de l'autre : l'insécurité quasi totale, une paye toujours ou presque en-dessous du SMIG international, des salaires de misère, une vie quasi monacale, une nourriture et des aménagements réduits au strict minimum, une discipline parfois imbécile.

*

Le fossé entre les nantis et les dépourvus semble pratiquement impossible à combler. On en arrive dans la marine marchande internationale, mises à part quelques actions exceptionnelles, à une espèce de normalisation de la situation ... Les rapports entre marins européens et marins du Tiers Monde, dans la vie quotidienne, sont des rapports de riches à pauvres, aussi bien à l'escale que sur les bateaux.

*

Sur les navires à officiers européens (britanniques, hollandais, allemands, parfois grecs) et équipage du Tiers Monde, la situation au moins est claire : d'un côté les maîtres vivant dans le luxe, de l'autre les esclaves. Là, la discipline se résume à peu de chose : « Tu fais ce qu'on te demande, tu dois l'accepter au nom du contrat signé, ou bien on te renvoie chez toi. » En mars 1975, un équipage pakistanais se révolte à Lavéra contre un chef mécanicien Allemand. Le commandant débarque le chef mécanicien 48 h, le temps de changer complètement l'équipe. Et le chef mécanicien réembarque avec le nouvel équipage. D'après le super intendant allemand qui était là, c'est le chef qui avait tort. Mais rien n'a transpiré en dehors du bateau. L'agent de consignation ne pouvait

qu'exécuter les ordres de la compagnie et, pour ne pas perdre la clientèle, approuver purement et simplement le commandant de bord.

*

Il est impossible d'énumérer tous les faits significatifs. En voici encore quelques-uns. Un super-intendant américain vient visiter un de « ses » bateaux, battant pavillon panaméen, avec un équipage chinois de Taïwan. Il dépense pour ses faux frais — y compris la location d'une Mercedes pour huit jours — environ 20.000 frs. Il réclame, à bord, de la nourriture occidentale, de la bière et du whisky. Mais il marchandait avec le cuisinier, centime par centime, les dix mille francs de vivres strictement indispensables à la nourriture de l'équipage. Autre fait encore : un Hindou se plaint de ne pas voir clair ; visite chez l'oculiste qui prescrit des lunettes. Le commandant britannique, trouvant que c'est trop cher, demande à l'agent d'acheter un flacon de gouttes pour les yeux ... Combien d'autres événements pourrait-on relater !

**

Qui est concerné ? Les Compagnies évidemment ? On ne se prive pas de le dire. Mais les terriens qui vivent des bateaux pendant les escales, dockers, agents divers, etc, ne partagent-ils pas très vite une même mentalité d'exploiteurs ? Pour le terrien, un marin est riche. A bord, il a du tabac et de l'alcool. Les quémandeurs sont légion et, quand ils achètent, ils marchandent jusqu'au bout. C'est entré dans les mœurs. Une cartouche de cigarettes achetée à bord 10 frs est revendue 15 frs, parfois 20 frs, par un terrien qui gagne 4.000 frs

par mois, tandis que le vendeur, marin du Tiers Monde, gagne seulement 400 frs. Ces mêmes terriens-quémantiers ne se risquent pas à marchander sur les bateaux européens où les prix sont fixés et où rien n'est bon marché. Il faudrait aussi parler des chauffeurs de taxi, des bars, des marchands ambulants qui viennent à bord, des agents de consignation, des dockers ... Ainsi, depuis trois ans, le chauffeur du petit bus Fos - Lavéra part régulièrement 10 minutes avant l'heure, laissant les paumés sur le quai, et personne n'ose rien lui dire.

*

Pour « noyer le poisson », il est facile de dire : « Ça a toujours été ainsi », mais cette affirmation est parfaitement erronée. Quand il s'agit d'équipages occidentaux ou américains, les terriens sont bien plus attentifs et circonspects. Un bateau français fait-il huit jours de grève à Fos qu'on ne se risque pas à invoquer des raisons de sécurité pour l'envoyer sur rade ou casser la grève. N'est-ce pas ce qui est arrivé au « Stoltageum » quand il a commencé sa grève à Lavéra ? Et quand des marins britanniques attendent leurs bateaux, essayez de les loger dans un hôtel qui ne leur convient pas ! Qu'un shiphandler (approvisionnement) arrive en dehors des heures ouvrables sur un bateau occidental, il est très mal reçu et se voit obligé d'attendre ... Vus du bord, les terriens sont au service du personnel des navires occidentaux, tandis que les marins du Tiers Monde sont à la solde et à la merci des terriens.

**

En Europe on parle sans cesse de la

« relance ». Sortant d'une garde un peu longue sur un bateau à pavillon de complaisance, on se demande parfois si on rêve. Quand on a partagé un repas frugal (souvent toujours le même), quand on a bavardé avec un Chinois, un Africain ou un Hindou, dans un réfectoire ou une cabine, à moins d'être sourd ou aveugle, il nous est impossible, à nous européens, de ne pas nous poser quelques questions sérieuses.

*

La première qui vient à l'esprit (spécialement quand il s'agit des Chinois) c'est que ces équipages du Tiers Monde, même s'ils aspirent à la société de consommation, se contentent à peu près du 1/10^e de ce que nous autres occidentaux exigeons comme minimum vital (nourriture, vêtements, moyens de transport). On a l'impression de revenir quarante ans en arrière quand nos grands parents mangeaient de la viande une fois par semaine, n'avaient qu'un seul habit de dimanche, circulaient en vélo et prenaient quelquefois le train. Ce qui compte pour ces gens du Tiers Monde, c'est la vie au jour le jour, la survie de leur famille, beaucoup plus que l'amélioration du standing. Dans leurs conversations, l'inquiétude du lendemain est permanente, mais ne semble pas « dramatique » comme chez nous. Les marins du « Montego » ont chanté à la télé sur Antenne 2, le 2 janvier. Ils ont fêté le jour de l'an en pleine grève, ils sont allés chanter à l'église. Dire que leur grève ait été une fête serait exagéré, mais par rapport aux grèves des européens, elle semblait nettement moins dramatique : cela ne devrait-il pas faire réfléchir ?

Un militant du syndicat des marins de Port-de-Bouc se disait plus à l'aise et plus en vérité avec les marins du Tiers Monde qu'avec les revendications des marins européens. Il ne voulait absolument pas dire qu'il fallait abandonner la lutte contre le capitalisme en système occidental mais, ayant partagé avec ceux du « Montégo » et de six autres navires un minimum de vie, de combat et d'amitié, il se trouvait profondément interrogé par ceux qui viennent louer leur vie pour qu'afflue le pétrole et autres matières premières en occident. Si les luttes syndicales dans les pays industrialisés sont hautement valables, elles prennent un tour beaucoup plus relatif, comparées avec celles (quand elles ont lieu) menées dans les pays en voie de développement. Mener le combat pour débarquer tous les quatre-vingt-quinze jours et passer cinquante-cinq jours de congés est très loin de se battre pour être payé — à la fin du mois.

De fil en aiguille, soulevant un peu le voile qui recouvre ces mentalités, une autre question vient presque inévitablement à l'esprit : a-t-on véritablement besoin de luxe et de gadgets pour vivre correctement ? Une certaine forme de bonheur ne se trouve-t-elle pas plutôt dans des relations humaines plus riches, dans des possibilités de partage, dans des exigences de dignité, dans des combats menés en commun ? A long terme revient cette question lancinante : si la présence du Tiers Monde au milieu de notre richesse (si relative soit-elle parfois) ne nous remet pas en question, qui pourra le faire ? Faut-il attendre

que nous soyons ébranlés comme par la force des choses ?

**

Allons encore plus loin. Il est aisé de se rendre compte qu'en occident nous avons un jargon politique, théologique, religieux. Ceux qui naviguent pour survivre relativisent très vite, par leur vocabulaire restreint et leur mode de vie, nos affirmations péremptives en tous domaines. Pour eux la lutte des classes, c'est une opposition aux maîtres, souvent calme dans sa violence. S'ils connaissent tous le mot communisme, ils sont bien souvent incapables de savoir ce qu'il y a dans le marxisme. Jésus-Christ, pour ceux qui en ont entendu parler (c'est loin d'être le fait du grand nombre), se ramène souvent à un homme religieux de l'occident, parfois à un prophète. Les quelques petits groupes d'équipage chrétiens ne semblent guère interpellés les autres membres des mêmes équipages. Dire que l'on est célibataire à cinquante et un ans paraît bizarre, absurde, très drôle. Dire à un Coréen que l'on est prêtre catholique, c'est véritablement le mettre en face de l'inconnu, l'incompréhensible. Comment situer et dire qui l'on est ?

On a souvent parlé du décapage de la foi qui s'opère au long des années passées au travail. Ce n'est pas un vain mot. Il faut aussi souligner qu'au contact des marins du Tiers Monde c'est toute une transformation des façons de penser et de vivre qui s'opère en moi. N'est-ce pas dans le creuset de ces transformations que commence à se dessiner un avenir pour l'annonce du message chrétien ?

Communiqué de l'Equipe Centrale de la Mission de France

La Mission de France connaît actuellement une situation financière difficile

- parce que les versements effectués par les diocèses vont en diminuant.
- parce que le budget formation se fait plus lourd (de 36 % du budget total en 76-77, il est passé à 43 % en 77-78 et sera de 47,5 % pour cette année),
- parce que... les prix augmentent.

Pour ceux d'entre vous qui ignorent quelles sont nos ressources, précisons que le financement de la Mission de France est jusqu'à présent assuré

- par les cotisations personnelles des prêtres de la Mission de France. Elles s'échelonnent de 4 à 8 % du salaire selon l'importance de celui-ci ;
- par des « remboursements pour frais de formation » versés par les diocèses dans lesquels les prêtres exercent leur ministère ;
- par une subvention de l'épiscopat français (environ 4 % du budget total).

Cette année, pour terminer l'exercice 1^{er} septembre 77 - 31 août 78, nous avons été dans la nécessité de vider notre tiroir caisse, en épuisant la petite réserve que nous avons (équivalente à deux mois de fonctionnement). Ce qui ne serait pas très grave, si nous ne savions par expérience que nos prochaines rentrées d'argent n'auront pratiquement lieu qu'à partir de février.

Il nous faut donc d'une part trouver les moyens de « faire la soudure » et d'autre part, évidemment, assurer l'équilibre de nos prochains budgets par des mesures d'économie et par la mise au point d'un système de financement plus adapté.

Pour parer à l'immédiat nous avons ouvert en juillet une souscription exceptionnelle. Les équipes en ont été informées par circulaire et nous nous permettons d'en faire part aujourd'hui à tous les amis et lecteurs de la L.A.C., dont nous connaissons l'amitié et la solidarité et qui pourraient nous donner le coup de main dont nous avons besoin en ce moment. Adressez vos participations à :

**C.C.P. « Chancelier Mission de France » 12 024 54 W Paris,
en indiquant au dos de votre chèque : « souscription ».**

ORDINATIONS ET PREMIERS ENGAGEMENTS

Le 24 juin, à Fontenay-sous-Bois, Philippe DUPONT a été ordonné prêtre, Claude FIORI et Jean-Marie SPYCHALOWICZ ont été ordonnés diacres, tous les trois au titre de la Mission de France. Au cours de la même célébration, cinq jeunes ont demandé à la Mission de France de les accompagner dans leur démarche vers le ministère, sous la forme d'un premier engagement : Arnaud FAVART, Jacques MEVEL, Jean-François SAUBOLLE, Jean TOUSSAINT, Arnaud de VAUJUAS.

Chacun d'entre eux, pour l'étape vers le ministère qui lui était propre, avait adressé à l'Evêque de la Mission de France et à son auxiliaire une demande d'ordination ou d'engagement. Chacun y exprime le long cheminement qui, de la vie familiale de l'enfant à la vie professionnelle de l'adulte en passant par la vie étudiante, l'a conduit à l'étape actuelle ainsi que les raisons qui le poussent à être disponible pour un ministère ordonné avec sa foi et ses solidarités humaines.

Il n'est pas possible, dans le cadre de la Lettre aux Communautés, de publier l'ensemble de ces textes. Voici du moins des extraits qui permettent de découvrir la sève qui fait vivre et ce que veut dire, pour ces jeunes aujourd'hui : devenir prêtre.

Arnaud Favart

25 ans – 5 ans en G.F.U. (1)
Il a passé une maîtrise de
mécanique puis, il y a un an,
un C.A.P. de mécanicien
réparateur d'engins de
chantier.

A l'âge où l'on veut être pompier, agent de police ou général, je voulais, paraît-il, être curé-fermier.

En me préparant aujourd'hui à la responsabilité de prêtre-ouvrier, je ne peux que rendre grâce à la fidélité d'un Dieu qui appelle chaque jour des hommes au service de son évangile.

Pourquoi cet appel lancé à deux frères, au carrefour de la Galilée, depuis le bord du lac, résonne-t-il encore au cœur des hommes ?

Pourquoi faut-il que cet appel emporte aujourd'hui mon adhésion ?...

Voyage en terre ouvrière :

C'est vrai qu'aujourd'hui l'évangile m'a conduit à vivre une aventure que je n'imaginai pas au départ, à faire un voyage dont le billet touristique n'existe pas.

En regardant aujourd'hui l'itinéraire parcouru, je n'étonnerai personne en disant que cela n'a pas été de soi :

« N'être que des mains, n'être que des muscles, n'être qu'un corps endurci à l'effort, qu'un corps entraîné au dur labeur chaque jour recommencé... ».

« Ce que j'expérimente dans ma chair, dans mon corps, jamais je ne pourrai l'oublier ».

«... Je suis déçu par le monde du travail. On l'a mis sur un piédestal, on l'a glorifié, on en a fait la poule aux œufs d'or ; en fait c'est triste, c'est ennuyeux... ».

« Etre travailleur manuel, c'est contraignant, c'est bouffant, c'est usant et ça vous laisse tout juste le temps du repos pour pouvoir mieux produire... ».

Et pourtant je ne suis pas déçu du voyage !...

Sur les pas du ministère.

...La Parole de Dieu existe dans l'histoire à travers la réponse que des hommes lui donnent.

Faire exister ma propre réponse à l'initiative de Dieu en Jésus-

(1) Groupe de formation universitaire.

Christ c'est ma première tâche, et pour ainsi dire celle qui détermine tout le reste.

Sur les pas du ministère, ce lieu de la foi, celui de sa réponse à l'évangile, de son expression personnelle la plus engageante se construit dans une conversion à une humanité fragile et vulnérable à l'évangile et dans une conversion à la responsabilité de la mission de l'Eglise.

La santé de ce que je vis et de ce que je choisis, me semble liée d'abord à une détermination humaine personnelle : travailler de mes mains. Ce choix est aussi un enchaînement social. Cela implique que l'on se reconnaisse solidaire d'hommes, de femmes, de jeunes marqués par leur travail, leur condition de vie, leur place dans la société. C'est ainsi que peu à peu j'apprends à vivre dans la classe ouvrière. Dans la vie ouvrière, dans le travail, ce qui nous atteint et nous dépossède nous rend fragiles et frères de ceux dont nous partageons la vie.

Mon propre chemin est de me préparer à vivre cela à part entière dans les Travaux Publics :

- Peuple de déracinés, dont la santé est mise à l'épreuve par des conditions de vie difficiles.

- Peuple remuant une Terre qui n'est pas la sienne.

- Peuple construisant la maison des autres, mais dont la sienne est démontable.

Vivre l'évangile au milieu de ces hommes qui transforment le visage du monde, cela a-t-il un sens ?

Etre prêtre pour ces maris sans épouses, pour ces frères sans pays, pour ces fils sans foyers, pour ces familles éclatées dans le monde, quelle signification cela porte-t-il pour l'Eglise ?

Déjà des prêtres ouvriers font les frais d'une vie de travail sur les chantiers, engagés dans le sens de l'évangile.

Je me sens interpellé par ce qu'ils vivent, et par ce que l'Eglise manifeste dans leur responsabilité collective d'annoncer l'évangile.

Je demande à l'Eglise, par l'intermédiaire de la Mission de France, qu'elle m'aide à progresser vers le ministère, et qu'elle me considère disponible pour partager sa mission.

Jacques Mevel

28 ans. Né à Rennes. Lycée
Maths Sups. 4 ans en
G.F.U. Travaille à la
S.N.C.F.

... M'engager dans la Mission de France, c'est m'engager dans le célibat. Cela fait 5 ans que j'ai fait le choix du célibat. 5 ans qui m'ont permis d'éprouver ce qui n'était au départ qu'une intuition généreuse. Éprouver cela veut dire quelques illusions abandonnées, cela veut dire aussi une conviction sereine acquise. Le célibat, pour moi, ce n'est pas la solitude desséchante, le repli sur soi stérile, mais c'est au contraire l'ouverture à l'autre, à l'amitié qui est confiance dans la relation, accueil des joies (émerveillement devant le sourire d'un enfant), communion dans l'épreuve. Le célibat c'est un moyen pour préserver une liberté, une disponibilité, conditions d'une relation à Dieu. Entrer à la Mission c'est accepter la vie d'équipe, promesse de relations fraternelles.

M'engager dans la Mission de France, c'est me mettre au service de l'évangile. Je crois que dans la situation qui est la mienne, celle d'un cadre situé à un niveau peu élevé de la hiérarchie, il est possible de dire et de vivre la bonne nouvelle révélée par Jésus-Christ. Ce ne sera pas facile car toute situation de pouvoir est ambiguë. Je crois que l'Eglise doit prendre le risque, au risque sinon de sombrer dans l'angélisme, d'ordonner prêtre des gens ayant des responsabilités professionnelles. Si je désire vivre ma situation de cadre jusqu'au bout, prêt à assumer les contradictions, sans sombrer dans la démagogie, car la solidarité avec les plus pauvres ne se confond pas avec le laisser-aller, je souhaite me retrouver en équipe diversifiée avec des copains ouvriers qui m'aident à relativiser mes problèmes, à prendre du recul. J'attends beaucoup de la richesse des confrontations à l'intérieur de la Mission. Car on n'est pas prêtre tout seul, on ne le devient qu'en vivant cette responsabilité au sein d'un collectif. M'engager dans la Mission de France, c'est accepter que mon projet s'intègre dans un projet plus vaste. Qu'il soit contesté. Autant je réaffirme avec force la nécessité pour la Mission d'ordonner des gens ayant des responsabilités, autant je comprendrais que l'équipe centrale, soucieuse de maintenir le centre de gravité de la Mission du côté des plus défavorisés, me demande de faire un autre choix professionnel.

M'engager au service de l'évangile, c'est aussi vouloir participer à la construction de cellules d'Eglise capables d'aider les chrétiens à vivre leur foi et à en témoigner. Un lieu qui soit une élaboration collective où chacun, selon ses charismes, s'y sente responsable ; un lieu qui respecte chacun, sa personnalité, son cheminement, son évolution, qui ne cherche pas à faire de la récupération idéologique mais qui affirme nettement, sans équivoque, l'exigence de l'évangile, une ouverture aux autres, une solidarité effective avec les plus défavorisés ; un lieu qui par une confrontation mutuelle aide chacun à avancer dans ses choix ; un lieu qui rappelle la nécessité du silence, de la prière comme

moments privilégiés d'une prise de conscience de la présence de Dieu en nous ; un lieu où la célébration de la résurrection du Christ comme promesse d'un monde réconcilié ne soit pas une représentation théâtrale mal jouée, mais qu'elle se fonde sur une communion véritable ; un lieu qui ne se clôt pas sur lui-même, mais qui sache s'ouvrir à l'universalité de l'Eglise.

Mais tous ces engagements seraient vains, illusoire s'ils n'étaient fondés sur Dieu. Seul, comment pourrais-je prétendre m'engager dans un tel chemin ? C'est la foi en Dieu, en sa présence tout au long de cette route, qui me fait accomplir ce pas décisif. J'ai beaucoup parlé de l'influence qu'a eu, sur mon cheminement, la rencontre de communautés ou de groupes. Par pudeur excessive, je n'ai pas osé dire le rôle joué par ma famille dans cette découverte de Dieu. Eprouvée par le décès de sa fille aînée, morte à 18 ans dans un camp de guides, puis par celui de son époux, maman aurait pu se replier sur elle-même, ne rien voir d'autre que son chagrin ; mais elle a compris que d'autres plus défavorisés avaient besoin d'elle, qu'il lui fallait quitter son petit monde pour aller les rejoindre. Cette conversion, elle l'a faite dans la foi en Dieu. Oui, pour moi, Dieu c'est cela : une présence aimante dans tous les moments de notre vie, même les plus sombres, une présence qui nous aide à sortir de nous-mêmes, qui nous pousse à toujours plus d'amour.

Jean Toussaint

Jean est né en Lorraine, il y a 27 ans. Faculté des Lettres puis Sciences PO. A travaillé dans une société de marketing, où il a mis beaucoup de temps à se situer dans un climat « made in USA » où l'individualisme prime.

Petit, je voulais être missionnaire ; adolescent, franciscain. Cela exprimait pour moi l'importance de la foi et le souhait d'une vie extraordinaire. Après un temps d'arrêt, ce même désir m'a fait entrer en 1969 dans les Groupes de Formation Universitaires. Les G.F.U. m'ont aidé à comprendre que ce désir ne me dispensait de rien et que j'avais à le reformuler comme homme, dans la société, tel que j'étais. Ils m'ont aussi donné le goût de la vie d'équipe comme lieu de partage et de renvoi au monde.

...Au point où j'en suis, voici quelques éléments de ce que je souhaite vivre avec d'autres :

● **Vivre un travail :**

Je souhaite travailler à un niveau simple d'exécutant, éventuellement dans le secteur que j'ai déjà approché, celui de la Distribution. Ce désir de travailler me semble normal parce que c'est le lot de tout homme, parce que la vie professionnelle engage non pas tant au niveau

des mots qu'à celui des faits. Je reste persuadé que la recherche d'une compétence économique et technique accrue a tout son sens dans l'objectif d'une transformation des rapports entre les hommes. J'espère bien rester lié à ceux avec qui j'ai partagé ce souci. Je crois aussi qu'il y a un appel à briser les murailles que les richesses établissent, que cet appel exige une cohérence personnelle et une conversion permanente. Je crois enfin que le travail ne se définit pas seulement par une compétence mais aussi par un compagnonnage de tous les jours, même anonyme... Mon changement de perspective professionnelle est lié au type de ministère que je cherche à vivre : « le Royaume de Dieu ne vient pas comme un fait observable... (de l'extérieur)... mais il est parmi vous » .

● Vivre avec d'autres la vocation de l'Eglise :

Je crois que la vocation de l'Eglise est de tendre à rassembler toujours plus le peuple de Dieu, peuple de Dieu qui la dépasse infiniment et qu'elle ne possède pas, en exclusivité. L'Eucharistie exprime tout particulièrement cette vocation, un « mystère » qui n'est jamais joué d'avance, par lequel nous sommes constitués en frères et qui débouche sur un envoi. C'est l'appel frémissant de Jésus : « J'ai tellement désiré manger cette Pâque avec vous ».

Cette vocation est donc inséparablement double mouvement :

- un partage qui implique la vulnérabilité, l'écoute, l'ouverture,
- une parole à entendre, formuler et célébrer.

Je souhaite vivre un ministère qui respecte ce double mouvement et qui y trouve la source de sa responsabilité.

Le premier mouvement, celui de vivre avec, est important, pour moi comme pour tous ceux dont le « dire » dépasse souvent le « vivre ». En deux ans de travail professionnel, rares ont été les occasions de « parole ». Pourtant un travail souterrain s'accomplit, travail dont la reconnaissance, si elle vient, passe par un chemin côte à côte et une implication. Travail d'une foi qui ne trouve plus ses mots et pourtant reste présente, notamment dans la prière. Fraternité souvent muette mais, je crois, agissante, et tentative au cœur de tout cela de vivre la liberté du Christ.

Le second mouvement est tout aussi capital, car la foi n'est pas exercice solitaire, sous peine de non sens.

Depuis mon entrée dans le monde professionnel, je ne retrouve

plus la continuité entre milieu de vie et communauté chrétienne, qui existait dans mon milieu familial et dans le milieu étudiant. Tout en vivant le partage et la confrontation dans des rencontres informelles ou dans le cadre des G.F.U. et de la M.D.F., j'ai souvent exprimé une méfiance des institutions, le refus du fonctionariat dans l'Eglise. Il faut que je purifie cette méfiance de ce qui serait refus de responsabilité. Je crois que cette responsabilité s'effectue dans deux directions :

- le partage avec d'autres chrétiens. Les modalités me semblent difficiles à établir en l'absence d'un projet d'insertion précis. Actuellement je vois plus ceci comme la participation à un lieu d'accueil et de prière,
- l'exercice collectif du ministère comme gage de son authenticité. L'équipe est le lieu de base de cette dimension collective, le lieu où elle se vit concrètement et vitalement. Avec l'ensemble de la Mission et tous ceux qui participent à sa recherche, je souhaite vivre un aspect important de cette responsabilité collective : l'effort de formulation de notre foi, la mise en commun et le partage à l'Eglise de ce qui fonde notre vie de tous les jours.

● Vivre cela dans un chemin d'amour :

L'important c'est d'aimer. Le plus difficile c'est d'aimer dans le temps et la continuité. Le célibat me paraît être une façon d'exprimer cela, une façon pauvre. Pauvre par sa bizarrerie dans la société, pauvre par la limite parfois très dure qu'il donne à l'expression de toute relation. Je crois qu'il est signe pour moi de l'éveil à garder, de l'insuffisance de mon propre amour. Je crois qu'il est appel à la disponibilité, à l'ouverture, appel à ne pas posséder, appel à purifier toujours plus le mouvement du cœur. Je crois qu'il prend place parmi les recherches d'amour que je rencontre autour de moi...

Claude Fiori

31 ans. Formation au lycée
et à la J.E.C. Après cela,
5 ans de grand séminaire à
Toulouse.

Depuis quatre ans je travaille à Paris-Rhône, usine de 3.500 ouvriers produisant du matériel électrique pour voitures. Il va sans dire que les conditions de travail, la lutte des classes ont contribué à me transformer. La générosité naïve de séminariste s'est rapidement heurtée aux réalités de la vie de travail dans une grosse entreprise. Le décapage a été dur...

J'ai fait peu à peu l'apprentissage de la vie de travail. Je connais

la fatigue, cette fatigue qui abrutit et empêche de lire, de travailler intellectuellement.

Je sais ce qu'est un travail peu motivant.

Je connais et partage avec les copains les mêmes situations d'injustice :

- la pression et les remontrances de certains chefs,
- les bas salaires,
- les rendements,
- les licenciements des copains combattifs qui veulent défendre leur droit.
- les mises à pied qui amputent le salaire,
- les menaces personnelles verbales ou physiques, les tentatives d'isolement...

Ce que j'ignorais, c'était la lutte permanente qui seule permet avec des hauts et des bas, de faire quelques pas pour essayer de s'en sortir tous ensemble.

Ce que j'ignorais, c'est que l'action engendre des inimitiés, que l'action que l'on croit juste entraîne des ruptures même avec des collègues de travail. Je constate cependant que je reste sans haine envers eux. Ils ont pris une route que je réproûve et qui n'est pas la nôtre...

C'est dans ce contexte-là que, fidèle à l'invitation qui m'a été lancée par l'Evangile (le « viens, suis-moi » de l'appel des premiers disciples), je demande à l'Eglise par l'intermédiaire de la Mission de France de prendre part à sa mission comme prêtre.

L'Eglise a à prendre en compte les espérances du monde du travail et en particulier ce qui est vécu par la classe ouvrière dont elle a méconnu souvent le dynamisme profond, la lutte des classes.

Dans ce monde, elle doit assumer par les prêtres et les chrétiens qui y sont engagés et participant ou non à un mouvement d'action catholique, la responsabilité qui lui est propre comme témoin de la vie en et selon Jésus-Christ.

Aiors, dans cette situation précise, quel sens donner à ce ministère ?

A) Une responsabilité par rapport au destin collectif et personnel des copains avec qui nous sommes engagés.

Je pense qu'il s'agit là d'une dimension qui relève davantage d'une relecture personnelle des événements et qui revêt un aspect quelque peu contemplatif.

S'engager à suivre Jésus-Christ c'est se soumettre en même temps à un double regard : regard vers Dieu et regard avec ceux qui nous sont proches. A travers le visage de Jésus-Christ se révèle le visage de Dieu et le visage de Jésus-Christ nous renvoie aux petits, aux exploités. Rien de ce qui intéresse l'homme opprimé n'est étranger au Dieu de Jésus-Christ...

B) Une responsabilité par rapport au devenir de croyants et du langage de la foi dans une situation marquée par l'incroyance et le marxisme.

Le monde contemporain fait de moins en moins référence à une civilisation chrétienne : l'évolution scientifique, le capitalisme et sa recherche effrénée du profit, l'apparition de nouvelles idéologies y ont contribué.

Plus particulièrement dans le monde du travail en usine où apparaît comme nécessité la lutte de classes ; dans les organisations syndicales où l'outil d'analyse de la société capitaliste est l'analyse marxiste, la référence à Dieu n'apparaît plus et même n'a plus de raison d'être...

Alors que devenons-nous comme croyants ? Notre référence à Jésus-Christ, que devient-elle ? Comment s'exprime-t-elle ?

Car c'est bien là la ligne de démarcation avec les copains qui ne se disent pas croyants en Jésus-Christ : Pourquoi toi, tu fais référence à Jésus-Christ et qu'est-ce que cela t'apporte ? Pourtant, avec certains de ces copains, je partage les mêmes aspirations et les mêmes combats...

C) Une responsabilité par rapport à un visage d'Eglise.

... Certes, je suis souvent critique sur la manière d'apparaître de l'Eglise qui a pignon sur rue, sur la façon dont certains responsables d'Eglise interviennent, mais je suis solidaire de leur responsabilité, de leur mission de témoins de la foi.

Et j'espère en une Eglise qui, comme je crois l'avoir deviné par la lecture de l'Evangile, sera au service des plus pauvres.

C'est à cette tâche que je m'emploie même si, pour le moment, je ne peux rien avancer de très concret là-dessus.

Voici quelques points importants. Tout n'est pas dit.

Mon projet de ministère s'inscrit par rapport à un milieu précis. Cela ne veut pas dire qu'il est exclusif d'autres façons de vivre le ministère dans d'autres situations. Un partage, une confrontation entre ceux qui partagent différemment la même responsabilité reste à poursuivre.

Il s'inscrit dans la démarche et la recherche des prêtres ouvriers et de la Mission de France, aux « frontières de la foi », attentif au sens de la vie.

Parce qu'étant sur le chemin depuis un certain nombre d'années, je sais quelles en sont les difficultés et exigences. Je n'en retiendrai que deux : l'exigence du célibat et la difficulté du partage de la foi.

Nous terminerons ces extraits par les dernières lignes de la demande d'ordination au ministère presbytéral de Philippe Dupont.

Philippe Dupont

Philippe a quarante et un ans. D'origine ouvrière, il est ouvrier lui-même. Depuis un an, il participe à la vie de l'équipe de la paroisse Sainte Thérèse à Limoges.

... En écrivant ces mots, je me dis que c'est important de rechercher Jésus-Christ à travers les autres, dans la lumière et dans la nuit, et de le vivre et de le dire.

Sans faire de littérature, je propose une image ; je suis comme dans un « no man's land », un entre deux-lignes, au bas d'une page d'un livre passionnant qui est mon existence d'homme croyant, et il me faut tourner la page pour connaître la suite du récit, pour savoir ce que vont devenir le ou les personnages. Ce qui est redoutable c'est qu'il m'appartient en partie d'écrire et de relire la page suivante. Ce n'est qu'une image, mais c'est ce que je vis.

Si je demande l'ordination au ministère presbytéral aujourd'hui, ce n'est pas que je sois prêt — le serais-je jamais — mais je suis disponible. Je suis disponible pour accompagner sur un bout de la route, des hommes, des femmes qui sont des chercheurs de Dieu. Et puis je me sens disponible parce que je me sens incapable de rien faire d'autre que d'essayer de dire que Dieu nous aime au-delà de nos différences, et qu'il nous attend. Et cela me dépasse.

Le fil et la trame

Jean-Marie Ploux

Jean-Marie Ploux est responsable de la formation à la Mission de France. A ce titre, il aide les jeunes qui se préparent au ministère à définir leurs « projets ». Ce texte, où il livre ses réflexions sur le ministère a paru dans le « bulletin de liaison de la formation » (N° 28).

Depuis des semaines j'ai le sentiment que nous n'arrivons pas à trouver ou à exprimer le pivot, l'axe central sur lequel peuvent s'articuler nos différents « projets ».

Alors, encore une fois, une fois encore, je voudrais tenter de dire quelques mots simples et essentiels sur ce ministère dont nous sommes " chargés ", et je prends ici le mot avec tout son poids, son poids spécifique, son poids évangélique.

**

Prêtres dans la succession des apôtres ..., appelés comme eux et comme les prophètes, un beau jour, de manière gratuite pour témoigner gratuitement de l'amour de Dieu pour tous les hommes ...

Comme les apôtres : prêtres ensemble et inséparablement les uns des autres dans la diversité des situations humaines, témoins, au croisement de deux appels : celui de l'Esprit qui sourd au cœur de tout homme et qui prend les chemins multiples de la recherche humaine, celui de Jésus de Nazareth transmis par les générations chrétiennes qui ont fait l'Eglise.

Introduits par ordination dans le corps apostolique ils sont

comme les « fils de chaîne » du tissu ecclésial : tissage jamais achevé mais dont ils assurent la cohésion. Ils sont la chaîne, toujours en avant du tissu, prête à accueillir les fils multicolores, de toute origine et matière, qui feront la trame en des dessins inattendus ...

Ils sont une partie de la structure ecclésiale pour que celle-ci soit témoin de l'initiative de Dieu incessante et nouvelle. A ce titre ils sont serviteurs de l'ouverture de l'Eglise (de sa catholicité : le plus profond de l'homme et l'accueil de tout homme) et de son unité.

Serviteurs de l'Eucharistie, de la table ouverte, de l'accueil, du partage et de la vie donnée.

Dans la réconciliation, serviteurs de la fragilité humaine et du pardon, porte-parole de l'Espérance et de l'avenir ouvert.

Ministère d'inlassables semailles avant d'être de moisson, ministère de moissons inattendues là où un Autre avait semé ...

Le ministère ne se définit pas par des tâches précises. Le penser seulement comme une fonction est ... une grosse bêtise ! C'est l'appartenance à un élément de la structure ecclésiale sur simple appel du Seigneur.

Mais cela engage toute la vie et cela nous oblige à une certaine vie. Comme dit Paul, c'est une charge qui nous incombe et à laquelle nous ne pouvons pas nous dérober. Je ne vois pas comment être prêtre sans cette refondation, toujours à reprendre, de son être et de sa vie, c'est-à-dire sans un engagement de soi, qu'on l'appelle « religieux » ou mystique ou d'un autre nom qu'on voudra ..., c'est pourquoi le ministère commande par exemple et le choix du métier et la manière de l'exercer. C'est la détermination dernière de notre existence et cela se noue, fragilement, au plus profond de notre démarche vers Dieu ...

A certains il est donné ou demandé d'être fils de chaîne au centre du tissu, à d'autres sur la lisière, à d'autres encore très en avant de la trame. Mais c'est un seul fil et sa cassure, où qu'elle soit, remet en cause la vie de l'ensemble. Paradoxalement ce sont les bouts extrêmes de la chaîne qui sont les plus fragiles et les plus vitaux : là où le tissu est le plus ancien : le témoignage vivant de l'Origine dans l'Ecriture à revivre, là où la chaîne s'accroche au plus extrême et se rend présente au plus étranger.

J'ai souvent employé l'expression de « ministère aux frontières de la foi » pour qualifier la part du ministère qui nous est dévolue. J'y reviens.

C'est là où la foi s'estompe, où elle doute d'elle-même, où elle disparaît même avec seulement une obscure question qui continue à habiter l'homme.

C'est là où elle doit s'exprimer autrement parce que la vie est autrement, dans une société, une culture autres.

C'est là où elle est différente, exprimée dans une autre tradition religieuse, c'est dans des recherches humaines et dans des engagements pour l'homme qui sont d'un autre horizon.

C'est dans l'inquiétude humaine fondamentale : celle que le Christ a su entendre au bord du puits de Jacob, dans l'espérance formulée de celui qui était né aveugle.

Ministère de l'attention de Dieu aux hommes qui prend figure concrète de l'attention du Christ aux plus démunis, à ceux qui sont faillibles et qui le savent, à ceux qui sont écrasés et qui ne peuvent plus se relever si un regard fraternel ne vient leur rendre leur image dans un face à face.

Ministère des questions de l'homme, qui va là où elles se posent, là où elles crient en l'homme cherchant un sens à sa vie.

Ministère au cœur du monde nouveau qui s'édifie dans les contradictions et les luttes.

Ministère de l'aventure de la foi, c'est-à-dire de son avenir et cela va jusqu'à la foi aventurée. Ministère qui accepte de découvrir en soi même la part d'humanité questionnante et, par elle, de communier à toute recherche humaine, ministère qui accepte comme Thérèse de vivre l'incertitude et l'espérance au cœur de la foi ...

**

L'Eglise a les raisons de vivre du Christ sur qui elle est fondée et c'est de son Esprit qu'elle vit. Le Christ est « sorti » de Dieu, il est venu pour appeler chacun par son nom et le faire sortir aussi (Jn 10/3). Il est venu, il vient toujours, au devant de ce qui est loin, différent ou perdu.

Le ministère qui nous est confié est au cœur même de la conscience ecclésiale.

Comment se fait-il que de tout temps l'Eglise ait compris que la prière des monastères et des carmels soit essentielle à sa vie car c'est l'oreille de l'humanité qui n'entend pas, la parole de ceux qui n'ont plus de voix ou qui n'ont pas les mots de leur cri, et qu'elle ait tant de mal à comprendre à quel point le ministère qui nous est confié est vital pour elle et pour le monde ?

Je n'arrive pas à comprendre qu'on puisse voir en lui une sorte de pièce rapportée ou qu'on pose la question de ses « liens à l'Eglise » alors que ce ministère fait partie du fil de chaîne. Fil de chaîne peut-être, sûrement, toujours en attente de la trame, mais le seul fil de chaîne qui puisse être. Je comprends encore moins que nous mêmes puissions laisser croire que nous sommes en dehors ou à côté de l'Eglise. Ce n'est même pas une caricature, c'est un contre-sens, c'est un non-sens, un non-sens absolu. Sans ce ministère-là l'Eglise n'est plus que le conservatoire d'une tradition religieuse, déjà morte.

Le Dieu de Jésus-Christ est Dieu qui est sorti de soi car il porte en son cœur, expression de son désir, comme un aspect d'homme (Ez 1/27-28), figure de toute cette humanité créée comme son icône (Gn 1/26-27). Le mouvement de cet amour nous est révélé en Celui qui est devenu semblable aux hommes et qui fut reconnu comme l'un d'eux (Ph 2/6-7). C'est de ce mouvement que le ministère qui nous est confié prend son sens : il est axial dans l'Eglise.

C'est si peu naturel à l'Eglise — et à nous mêmes ! — ce mouvement de sortie, de kénose, cette avancée des fils de la chaîne, que presque toujours, dans l'histoire, c'est par l'initiative d'hommes évangéliques, hors les chemins institutionnels balisés, que l'Esprit a pu ouvrir les portes, dégager l'horizon. Et, le plus souvent aussi, ce mouvement a pris forme dans des ordres religieux car les structures en place ne pouvaient l'accueillir. A la Mission de France nous avons fait le pari insensé de restituer à la charge épiscopale, dans sa collégialité universelle, son essentielle responsabilité et de se mettre à son service. Ce qu'Ignace a fait en se rattachant au centre œcuménique de Rome en gage d'ouverture universelle de l'Eglise, nous avons voulu le faire en l'articulant sur l'ensemble des évêques, ensemble responsables du ministère apostolique.

**

Alors, par histoire, par solidarités nouées, par attention privilégiée, quelques-uns vivront cette priorité, cette charge première qui est la racine organique de notre vie en mettant l'accent sur l'un ou l'autre aspect du ministère. On peut le vivre en étant aumônier : Philippe D... en est pour moi une illustration exemplaire, on peut le vivre comme « petit frère » au cœur de New-York comme Pierre R..., ou bien dans un atelier de fonderie, au Sacré-Cœur de Toulouse, ouvrier agricole dans le Vaucluse, en mer, au pôle Sud, au Brésil, dans l'hôtellerie ...

On peut le vivre dans un effort de reprise et de vivifiance des paroisses parce qu'on y voit un lieu de catholicité et qu'on y rencontre des pauvres de Dieu cherchant leur chemin dans une religion quelques fois mal fichue, on peut préférer inventer et créer des lieux : haltes de prière, de partage et d'accueil sur la route des hommes et des femmes qui passent, on peut vivre au cœur de la Chine, du Yémen ou sur un chantier de Travaux Publics ..., chacun doit suivre la route vers laquelle le pousse l'Esprit, et la suivre librement.

On ne peut pas tout faire dans sa vie et tout le monde n'a pas à faire la même chose. Nous avons en commun d'être serviteurs du Christ « sorti de Dieu » pour toujours aller au devant de ce qui est loin, différent ou perdu. Mais l'appel prend couleur particulière en chacun. Ce qui est requis des uns et des autres, c'est la confiance mutuelle dans l'œuvre entreprise, c'est le sens ecclésial : condition de notre solidarité, c'est la confrontation fondée sur la fraternité issue d'un même appel pour un même service vécu différemment. (Evangile de Jean, 21/21-22).

Numéros disponibles

- n° 60 : Des prêtres-ouvriers se confrontent avec des prêtres au travail du Maghreb et d'Afrique Noire (août 76) — La visite des mages (Pierre Derouet).
- n° 61 : Lettre à Khélifa (Bernard Hanrot) — Sur le marxisme comme science et sur la foi (II) (Jean-Marie Ploux).
- n° 62 : Assemblée générale de l'Association, 27-28 novembre 76.
- n° 63 : Atelier équipes urbaines au travail et en paroisse — Sur le marxisme et sur la foi (III) (Jean-Marie Ploux).
- n° 64 : Les prières de la Bible interrogent nos prières (René Salaün) — La prière, temps de Désir (Hervé Bienfait) — Résurrection de la prière (Jean Vinatier).
- n° 65 : Epuisé : (Tiré à part) : Une Eglise pour un temps de mutation (Jean Bréhéret).
- n° 66 : Les Gueux (Cl. Simon) — Invités à la fête (D. Chautard) — Un million et partez (Atelier Emigrés).
- n° 67 : J'agis, je prie, c'est tout un (Cl. Degaraby) — Incroyance, Foi chrétienne, témoignage et vocation (René Salaün) — Des livres pour la Mission.
- n° 68 : Le Monde de la Santé (Philippe Deschamps) — Confrontation : Equipe de France - Equipes Tiers-Monde (Août 77) (Fr. Corenwinder, G. Couvreur, J. Rémond).
- n° 69 : 1^{er} mai (Francis Vico) — Vivre selon l'Esprit (Marcel Massard) — Perspectives de développement (Pierre Judet).
- n° 70 : Les cinquante ans de la J.O.C. — Perspectives de développement (Pierre Judet) — Le Mondial.

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à
Lettre aux communautés

Prélature

B. P. 124 - 94120 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

M

de la part de M

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M

adresse :

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.o.p. Paris 21.596.44 V

Maquette : J.-M. Bertholle